


LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY
OF
CALIFORNIA

ÉDOUARD PAILLERON

L'AGE INGRAT

COMÉDIE EN TROIS ACTES



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1879



L'AGE INGRAT

COMÉDIE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase-Dramatique, le 11 décembre 1878.

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

DU MÊME AUTEUR

L'AUTRE MOTIF, comédie en un acte, en prose.

LE DÉPART, poésie dite par M. Delaunay sur la scène du Théâtre-Français.

LE DERNIER QUARTIER, comédie en deux actes, en vers.

LES FAUX MÉNAGES, comédie en quatre actes, en vers.

HÉLÈNE, tragédie bourgeoise, en trois actes, en vers.

LE MONDE OU L'ON S'AMUSE, comédie en un acte, en prose.

LE MUR MITOYEN, comédie en deux actes, en vers.

LE PARASITE, comédie en un acte, en vers.

PETITE PLUIE, comédie en un acte, en prose.

PRIÈRE POUR LA FRANCE, poème dit par mademoiselle Favart sur la scène du Théâtre-Français.

LE SECOND MOUVEMENT, comédie en trois actes, en vers.

AMOURS ET HAINES, un volume.

LES PARASITES, un volume.

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CHATILLON-SUR-SEINE. — JEANNE ROBERT.

Pailleron, Edouard Jules Henri

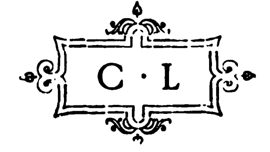
L'AGE INGRAT

COMÉDIE

EN TROIS ACTES

PAR

ÉDOUARD PAILLERON



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1879

PERSONNAGES

DÉSAUBIERS, consul, 46 ans	MM.	LANDROL.
FONDRETON, gendre de madame Hébert, ancien professeur, 37 ans		SAINT-GERMAIN
LAHIREL, ami de Fondreton		ACHARD.
DE SAUVES, 39 ans, commandant		GUITRY.
DE FRESLAY, 25 ans		CORBIN.
RIBALLI, pianiste		LENORMANT.
JOÉ, cousin d'Arabella		DUPERNEX.
UN INCONNU		CH. PASCAL.
LE COLONEL, père d'Arabella		CH. AMANT.
LE DOCTEUR		BERNÈS.
BAPTISTE, domestique de madame Hébert.		REVEL.
BENOIT, id. de la comtesse Wacker ..		PASCAL.
TOUZÉ, id. du général		BLONDEL.
UN OUVRIER		BINET.
UN DOMESTIQUE		ISMAEL.
ARTHUR, fils de la comtesse Wacker		LE PETIT CARLE
MADAME BERTHE DE SAUVES, femme de de Sauves et fillenle d'Henriette	Mmes	LEGAULT.
MADAME HÉBERT		PRIOLEAU.
MADAME HENRIETTE FONDRETON, fille de madame Hébert		DINELLI
COMTESSE JULIA WACKER		TESSANDIER.
MISS ARABELLA WACKER, sa cousine.		A. REGNAULT.
GENEVIÈVE HÉBERT, fille de madame Hébert, 18 ans		JANE MAY.
PRINCESSE OLGOROUZOFF		MELCY.
BARONNE BRUNER		ROSE LION.
LADY STENAY		REYNOLD.
MADAME DE RÉMY		DÉLIA.
DE BRÉVAL		LESAGE.
PRASCOVIA		GIESZ.
LIZZY, femme de chambre de la comtesse Julia Wacker		HENRIOT.

L'AGE INGRAT

ACTE PREMIER

Chez madame Hébert à Montmorency. — Le théâtre représente un jardin. — Tables et chaises rustiques. — Au fond, des arbres. — A gauche, et de profil, un mur avec une petite porte de service dans le mur. — A droite, et se profilant aussi, un chalet avec balcon, escalier extérieur descendant sur la scène. Sur le balcon, LAHIREL, en toilette du matin, un petit peigne d'une main, et de l'autre, un miroir dans lequel il se regarde.

SCÈNE PREMIÈRE

LAHIREL, seul.

Voyons donc! voyons donc! (On entend un coup de feu.) Ils vont bien les voisins depuis hier. Les voilà qui tirent au pigeon dès l'aurore... Voyons donc! C'en est bien un... c'en est même trois! (Il arrache un ou deux cheveux.) Et par là... Oh! par là, ils sont trop! C'est toujours par les tempes

que cela commence... Ah! mon pauvre Lahirel, vous avez trente-cinq ans, mon ami. (*Autre coup de feu.*) Voilà comme on comprend la paix des champs, à Montmorency... Quant à la barbe, rien encore... Elle est plus jeune, la barbe... la barbe est la dernière chevelure:

Le cheveu tombe,
La barbe reste,
La jeunesse s'évanouit.

Après tout, je ne suis pas encore... Il y a la poitrine, je sais bien, ce n'est pas encore le ventre, non, mais c'est déjà la poitrine... (*Il arrange ses cheveux. — Autre coup de feu.*) Qu'est-ce que cela peut être que ces enragés-là! (*Se regardant au miroir.*) C'est égal, que diable! avec des soins et pas trop d'appétit...

SCÈNE II

LAHIREL, *sur le balcon*, GENEVIÈVE.

GENEVIÈVE.

Bonjour, monsieur Lahirel.

LAHIREL.

Oh! mademoiselle Geneviève... Oh! si matin... c'est de la trahison. Je suis dans une tenue...

GENEVIÈVE.

Comment! si matin, on ne vous a donc pas apporté votre chocolat? Il est dix heures!

LAHIREL.

Dix heures! Est-il possible? (*A part.*) Et puis, je dors trop, voilà! (*Haut.*) Je vous demande une minute.

Il fait mine de vouloir rentrer dans le chalet.

GENEVIÈVE.

Non! restez! je m'en vais... C'est maman qui m'envoie...

LAHIREL.

Au moins, permettez-moi...

Il descend l'escalier.

GENEVIÈVE.

Puisque je m'en vais... Maman...

LAHIREL, dans le jardin.

Vous avez bien passé la nuit, mademoiselle Geneviève?

GENEVIÈVE.

Mais je vous remercie.

LAHIREL.

Et madame Hébert?

GENEVIÈVE.

Maman aussi.

LAHIREL.

Et madame Fondreton?

GENEVIÈVE.

Ma sœur aussi. (Riant.) Mais pourquoi?

LAHIREL.

Parce que depuis hier vous avez des voisins.

GENEVIÈVE.

Des voisins?... où donc?

LAHIREL, indiquant la droite.

Au bout du bois, dans la maison du général Lorris. (Coup de feu.) Et tenez! Encore!... Ah! ils ont fait un joli vacarme cette nuit.

GENEVIÈVE.

Je n'ai rien entendu.

LAHIREL.

Heureux âge!

GENEVIÈVE.

Maman m'a priée de vous demander si c'est l'omnibus ou le breack que vous voulez qu'on attèle?

LAHIREL.

Madame votre mère est bien aimable, mais pourquoi faire?

GENEVIÈVE.

Pourquoi faire?... Eh bien! et le déjeuner?

LAHIREL.

Le déjeuner?

GENEVIÈVE.

Vous savez bien... ce matin? le déjeuner... dans le bois.

LAHIREL.

Ah! sur l'herbe! oui, oui, sur l'herbe... hum! on est bien mal assis. Est-ce que vous y tenez, vous?

GENEVIÈVE.

Comment, si j'y tiens!... Un déjeuner sur l'herbe!... Mais c'est très-amusant!... Et puis nous serons beaucoup... maman, ma sœur, moi...

LAHIREL.

Et moi! cela fait quatre.

GENEVIÈVE.

Et madame de Sauves qui nous est venue ce matin.

LAHIREL.

Madame de Sauves, la femme du commandant de Sauves?

GENEVIÈVE.

Oui.

LAHIREL.

Du moins sa femme séparée... Celle qu'on appelle la petite veuve, enfin... Ah! vous connaissez madame de Sauves?

GENEVIÈVE.

Berthe!... c'est la filleule de ma sœur... bien qu'Henriette n'ait que trois ans de plus qu'elle; nous quatre et elle, cinq. Et M. Désaubiers qui arrive à l'instant...

LAHIREL.

Naturellement.

GENEVIÈVE.

Vous dites?

LAHIREL.

Je dis: ah! vraiment! C'est un vieil ami à moi que je serais bien aise de revoir.

GENEVIÈVE.

Cela fait six, et enfin mon beau-frère Fondreton qui sera revenu de Paris, je l'espère, si son travail et vos commissions le lui permettent, car il paraît que vous l'avez surchargé de commissions.

LAHIREL.

Moi?

GENEVIÈVE.

Dame! il a dit à Henriette...

LAHIREL.

Ah! oui! oui! c'est vrai, surchargé est le mot.... (A part.) Brigand de Fondreton, va!

GENEVIÈVE.

Nous serons sept. Mais le breack suffira... Si pourtant vous préférez nous accompagner à cheval?...

LAHIREL.

Non! oh! non!... (A part.) C'est cela qui engraisse, le cheval! (Haut.) Non! j'aime mieux le breack, c'est moins... c'est plus intime.

GENEVIÈVE.

En ce cas, le breack. Je vais... (Fausse sortie.) Ah! maman m'a demandé aussi de m'enquérir adroitement si vous aimez le poisson?

LAHIREL.

Oh! mais, madame votre mère est d'une bonté et vous êtes d'une complaisance...

GENEVIÈVE.

Pardon! Moi!... distinguons... moi, je ne fais que les courses, moi!... Alors, du poisson?

LAHIREL.

Hum!... à Montmorency!... Au fait, s'il n'est pas du lac d'Enghien... Mais réellement, vous me gâtez, je trouve que vous me gâtez.

GENEVIÈVE.

Mais je le trouve aussi, moi, vous savez!... Enfin, ce n'est pas moi, c'est maman... Voyons: le breack, le poisson, je crois que c'est tout. (Fausse sortie.) Ah! et puis on voudrait aussi savoir à quelle heure vous serez, (Faisant une révérence.) vous daignerez être prêt? Et cette fois, ce n'est pas maman, c'est moi!

LAHIREL.

Ah! mademoiselle, mais je suis à vos ordres... Pourquoi?

GENEVIÈVE.

Probablement parce que vous êtes en retard quelquefois.

LAHIREL.

Oh!

GENEVIÈVE.

Souvent!

LAHIREL.

Oh! oh!

GENEVIÈVE.

Toujours.

LAHIREL.

Oh! mais il faut me gronder quand cela m'arrive, grondez-moi, je vous en prie. Voyons, à midi, est-ce bien?

GENEVIÈVE.

A midi! soit! Vous verrez que nous nous amuserons... Un déjeuner sur l'herbe! Si j'y tiens, ah bien!... A midi, monsieur Lahirel.

LAHIREL.

Mademoiselle Geneviève... (A part.) Elle est gentille!

GENEVIÈVE.

Midi précis.

Elle sort.

LAHIREL.

Moins vingt, mademoiselle. (La regardant aller.) Très-gen-

tille! Mais la mère devient trop aimable... Ah! mais, ah! mais, je pars ce soir, moi!

Tout en disant cela, il lui sourit et la salue gracieusement de loin.

SCÈNE III

LAHIREL, saluant du côté par où Geneviève est sortie,
DÉSAUBIERS, paraissant de l'autre et le regardant faire.

DÉSAUBIERS.

Eh bien! Lahirel!

LAHIREL.

Désaubiers! Ah! ce vieux consul!... Y a-t-il longtemps... Et tu vas bien?

DÉSAUBIERS.

Moins bien que toi, dis donc.

LAHIREL.

Ah! ah! tu me trouves développé, hein? Que veux-tu, c'est de notre âge.

DÉSAUBIERS.

Notre âge... permets...

LAHIREL.

Oui, tu restes mince, toi, heureux homme, tu gagnes dix ans!... Au fait, tu es toujours consul à Milan?

DÉSAUBIERS.

Toujours à Milan.

LAHIREL.

Cela se voit bien... Ce cher Désaubiers, c'est qu'il n'a pas bronché depuis un an et à notre âge...

DÉSAUBIERS.

A notre âge!

LAHIREL.

Pardon, c'est vrai, à ton âge, car tu décroches les cinquante, toi, mon bon.

DÉSAUBIERS.

Quarante-six!

LAHIREL.

Quarante-six quatre-vingt-quinze, oui, je connais cela. Le fait est que tu n'as pas bronché. Il n'y a que le cheveu... hum! le cheveu...

DÉSAUBIERS.

Eh bien, quoi! le cheveu?

LAHIREL.

Ah! Désaubiers, ta raie s'élargit, voyons... elle s'élargit, à part cela, toujours le même, à ce que je vois... Je ne te demande pas ce que tu viens faire chez madame Hébert... Lovelace!

DÉSAUBIERS.

Mais je te le demande, moi!

LAHIREL.

Tu ne perds pas de temps, dis donc; madame Berthe de Sauves est arrivée à neuf heures, à dix, te voilà, toi... exactitude d'employé... En es-tu enfin aux appointements?

DÉSAUBIERS.

Ah! Lahirel, tu vas recommencer tes insinuations.

LAHIREL.

Est-il assez diplomate!... l'est-il assez!

DÉSAUBIERS.

Tu es loin de compte, va, je viens tout bonnement

faire ici mon métier de diplomate, comme tu dis, et remplir auprès de madame de Sauves une mission. Je m'emploie à une réconciliation, à un rapprochement. C'est son mari qui m'envoie lui demander pour la vingtième fois une entrevue inutile probablement. Enfin je fais ce que je peux. La situation de cette pauvre jeune femme est si intéressante. Pense donc, à vingt ans, séparée!...

LAHIREL.

Pauvre jeune femme! Il est compatissant, il est paternel, il est canaille!...

DÉSAUBIERS.

Allons!

LAHIREL.

Il est superbe. Eh bien... et la comtesse Wacker, la belle comtesse Wacker? qu'est-ce que de Sauves en fait dans tout cela?

DÉSAUBIERS.

Oh! il y a six mois que c'est fini... il ne voit plus personne. C'est une conversion... il est amoureux de sa femme, je te dis, du moins il le croit, et moi naturellement, tu comprends...

LAHIREL.

Oui, Désaubiers...

DÉSAUBIERS.

Mais quand je t'affirme; enfin, il est là dehors, sur la route, attendant la réponse... ainsi, tu vois.

LAHIREL.

Oui, Désaubiers... De sorte que tu fais les commissions... Et tout cela pour rien, alors?

DÉSAUBIERS.

Mais ne suis-je pas le parent de madame de Sauves et un peu l'ami de son mari, en conséquence leur intermédiaire désigné.

LAHIREL.

Intermédiaire!... Ces diplomates ont des euphémismes!...

DÉSAUBIERS.

Lahirel!... Il y a des choses... il y a des personnes!

LAHIREL.

Désaubiers, que tu m'affliges. Enfin, va, mon bonhomme, sois discret, c'est de notre âge.

DÉSAUBIERS.

Eh! de notre âge! notre âge!... Tu es assommant!... notre âge!...

LAHIREL.

L'âge ingrat, mon pauvre vieux.

DÉSAUBIERS.

L'âge ingrat?

LAHIREL, *finissant sa toilette.*

Mon cher, les dramaturges psychologues qui se préoccupent de l'homme ne sont jamais descendus dans les profondeurs de ces puérilités. Une analyse trop fine demande trop de détails, l'action n'a pas le temps d'attendre. C'est pour cela, sans doute, qu'ils ont négligé une des époques les plus intéressantes de notre existence à nous autres. C'est l'heure bouleversée, hésitante, tourmentée, où l'homme encore jeune, qui n'est plus un jeune homme, se demande avec angoisse s'il lui faut désormais fermer le carnet rose et renoncer au Satan enjuponné, à ses pompes mystérieuses et à ses œuvres charmantes.

DÉSAUBIERS.

Oh! si à quarante-six ans...

LAHIREL.

Quarante-six, quatre-vingt-quinze!... Mon Dieu! le chiffre n'y fait rien. C'est un moment psychologique qui vient quand il vient et s'il vient. C'est un âge de transition, indécis, ténu et de diagnostic difficile, l'âge ingrat, Gontran, où notre petit nom devient plus jeune que nous, où la redingote serait peut-être trop longue, mais où le veston est déjà trop court.

DÉSAUBIERS.

Est-ce pour moi?...

LAHIREL.

Trop court le veston... où l'on découvre ses cheveux blancs, et où l'on couvre ses cheveux rares.

DÉSAUBIERS.

Rares!...

LAHIREL.

Disons fins pour ne pas te blesser... Où les formes décidément s'accentuent et tournent au beau fixe comme chez moi, ou au très-sec, comme...

DÉSAUBIERS.

Ah çà! dis donc...

LAHIREL.

Disons svelte pour ne pas te blesser... Où nos névralgies ont des lenteurs de rhumatismes, nos rhumes des tenacités de bronchite, et nos amours des persistances d'habitude. C'est l'âge mélancolique, ô Désaubiers, où l'amour rend des services et ne rend plus d'arrêts, où l'on ne triomphe plus qu'avec sa science et sa patience, où manquant d'élan pour l'assaut, on s'en tient au blocus.

DÉSAUBIERS.

Je manque d'élan! moi!

LAHIREL.

Tu en es au blocus, Désaubiers, voilà même deux ans que tu en es au blocus. C'est l'heure solennelle, ô mon ami, où les uns, las d'aventures, cherchent le repos, et les autres, las du repos cherchent aventure, autrement dit, où les célibataires rêvent mariage et les maris célibat. Bref, l'âge où l'avenir se noue, l'âge de la révolte ou de la résignation, des ménages vrais ou faux, de la première raison ou de la dernière folie... l'âge ingrat, enfin!

DÉSAUBIERS.

Mais c'est l'âge critique...

LAHIREL.

Des hommes, oui. En matière de sentiment, les hommes ne sont que des femmes... à barbe.

DÉSAUBIERS.

Oh! permets!...

LAHIREL.

Homme de peu de foi!... Veux-tu des exemples?... De Sauves, Albert, déjà nommé, commandant, décoré, beau militaire, jeunesse accidentée, marié trop tard à une femme trop jeune, si lancé qu'il a continué à rouler par la force acquise, amoureux fou, toujours!... Jadis amoureux fou des autres femmes et séparé pour ce fait, aujourd'hui amoureux fou de la sienne... âge ingrat!

DÉSAUBIERS.

Oh! lui!...

LAHIREL.

En veux-tu un autre?... Fondreton, Marius, le gendre de céans, trente-sept ans; ancien fort en thème, ancien

philologue, a quitté le lycée pour l'école des chartes, et l'école des chartes pour le mariage, sans intermèdes, marié trop tôt celui-là, a vu sa jeunesse tardive éclater récemment comme la fleur de l'aloès et a jeté ses palimpsestes par-dessus les moulins!... âge ingrat!

DÉSAUBIERS.

Soit! soit! tout cela...

LAHIREL.

En veux-tu un autre?... Désaubiers, Gontran...

DÉSAUBIERS.

Mais...

LAHIREL.

Consul à Milan... toujours... Pas marié, celui-là, revenu de bien des pays et de bien des choses, curieux de faire une fin intelligente, à cet effet cultive la femme séparée, ou le pain du quadragénaire!

DÉSAUBIERS.

Allons! le voilà parti!

LAHIREL.

Conseille le mari, aide la femme, s'entremet et fait les courses, joue la réconciliation, oh! en conscience, mais enfin si cela ne réussissait pas... dame!... En attendant, donne le bras, baise la main, retire une épingle, effleure une épaule, c'est un frôleur!

DÉSAUBIERS.

Ah! ceci... Lahirel!...

LAHIREL.

Laisse tout doucement et sans se compromettre jamais, la dame se compromettre, sûr qu'une fois compromise, une femme accepte toujours les bénéfices d'une

situation dont elle a les charges... bref, un galant homme, qui ne violentera pas l'occasion, mais un homme galant qui saura parfaitement en profiter.

DÉSAUBIERS.

Voilà bien des calculs!...

LAHIREL.

Tout cela dans l'intérêt de cette pauvre jeune femme, il est vrai, mais aussi, le cas échéant, pour asseoir sa maturité dans une tranquille, secrète et élégante liaison qui ne soit pas un lien... âge ingrat!...

DÉSAUBIERS.

Mais toi, enfin, éternel bavard... et toi... et toi?

LAHIREL.

Moi! oh! moi. (Baptiste paraît portant des habits d'une main et de l'autre un plateau.) Chut! devine.

SCÈNE IV

LES MÊMES, BAPTISTE, déposant le plateau sur la table.

BAPTISTE, empressé.

Voilà le chocolat de monsieur.

DÉSAUBIERS.

Hein?

LAHIREL.

Ah! ah! il est bien épais, Baptiste.

BAPTISTE, tout en parlant, ôte la jaquette de Lahirel et lui passe une redingote qu'il a apportée en même temps que le plateau.

Et bien sucré... Oh! je sais comment monsieur l'aime.

Je l'avais apporté déjà, mais trop tôt, monsieur dormait. J'en ai fait d'autre, moi-même.

LAHIREL.

Celui d'hier n'était pas fameux.

BAPTISTE.

Nous en avons été assez mortifiés, allez, monsieur!... c'est à cause du lait. Monsieur n'imagine pas combien il est difficile d'avoir du lait... à la campagne. Ils n'ont rien à Montmorency, monsieur, ce sont de vrais sauvages.

LAHIREL, goûtant le chocolat.

Oui, celui-ci est meilleur.

BAPTISTE.

Il est meilleur. Oh! tant mieux!... Monsieur n'a pas d'ordres à me donner?

LAHIREL.

Non, Baptiste.

BAPTISTE, emportant la jaquette de Lahirel.

Alors je peux m'occuper des habits de monsieur?

LAHIREL.

Oui, Baptiste.

BAPTISTE.

Si monsieur avait besoin de moi, monsieur sait...

LAHIREL.

Oui, Baptiste, allez, Baptiste!...

BAPTISTE, sortant.

Il est meilleur! oh! tant mieux! tant mieux!...

SCÈNE V

LAHIREL, DÉSAUBIERS.

Ils se regardent.

LAHIREL.

Eh bien, as-tu deviné ?

DÉSAUBIERS.

Parbleu ! tu vas te marier.

LAHIREL.

Non ! non ! je suis à marier. C'est une nuance... Je me suis établi jeune homme à marier.

DÉSAUBIERS.

Jeune homme...

LAHIREL.

A marier... oui !... mon cher ; j'ai trente-cinq ans, je suis riche, sans profession et j'ai nom La Hirel, comme dit madame Hébert. Or, si pour un amant je suis un peu... fripé, pour un mari, je suis encore fort présentable, c'est plus qu'il n'en fallait, tu en conviendras, pour être l'objectif des mamans qui ont des filles à placer et des demoiselles qui aspirent à devenir des madames.

DÉSAUBIERS.

Alors ?

LAHIREL.

Alors, je me suis établi jeune homme à marier, c'est-à-dire que j'ai liquidé mes petits vices et que j'ai été dans le vrai monde. Dès qu'on a eu sonné la vue, il n'est pas une personne nubile chez laquelle on ne m'ait invité

choyé, dorloté, gâté, et je me laisse faire... et c'est un métier charmant. Pas un moment à moi!... Une clientèle!... Printemps, été, automne, hiver, soir et matin, je suis pris! toujours pris!... Tiens!... j'arrive des bains de mer chez madame de Boines, chalet à Dinard... trois demoiselles, alezan doré, plage de sable, site délicieux!... Il ne me manque qu'une chasse... Tu ne connaîtrais pas une chasse à marier, Désaubiers, fût-ce à une veuve...car j'épouse aussi la veuve! Je te dis que c'est un métier charmant!...

DÉSAUBIERS.

Oh!... charmant!... il doit avoir ses ennuis!...

LAHIREL.

Oui... trop de piano et de soirées de famille!... et puis trop d'anges!... la fille, un ange, la mère, un ange, la sœur, un ange... Oh! mon ami, on ne se figure pas ce qu'il y a d'anges dans les familles... Mais il y a des compensations...

Il prend son chocolat avec délices.

DÉSAUBIERS.

Gourmand!... Prends garde! mademoiselle Geneviève est bien jolie.

LAHIREL.

Adorable!... Mais on ne séduit pas Lahirel!... D'ailleurs, le contre-poison n'est jamais loin, va. Tiens, ici, tous des anges, n'est-ce pas?... Et si unis, monsieur! eh bien! mon cher...

SCÈNE VI

Les Mêmes, FONDRETON.

Fondreton entre furtivement à gauche par la porte de service qui est dans le mur de clôture.

FONDRETON, affairé.

Ma belle-mère n'est pas là?

LAHIREL.

Non! (A Fondreton.) Ah çà! mais d'où diable venez-vous par là, Marius?

DÉSAUBIERS.

Ce cher Fondreton!...

FONDRETON.

Tiens!... Désaubiers!... Ah! oui, au fait, dites donc, je viens de le voir, ce pauvre de Sauves, hein?... A la porte, attendant que sa femme veuille bien... de Sauves!... *Quantum mutatus*... Non! c'est navrant. Voyons, voyons, j'ai mille choses!...

LAHIREL.

Mais enfin, vous venez de Paris?

FONDRETON, regardant autour de lui.

Chut!... mais oui, mais oui... seulement...

LAHIREL.

Et mes commissions?

FONDRETON.

Votre notaire?... Elle n'était pas chez elle.

DÉSAUBIERS.

Ah! Lahirel!...

LAHIREL.

Oh! une dernière liquidation... Personne, alors?

FONDRETON.

Personne! Elle était à Dieppe... Oh! mais, j'y retournerai, soyez tranquille. J'avais tout? votre carte, votre bracelet... le bracelet des adieux... le voilà... (Lisant sur le bracelet.) *For ever*, vous voyez...

DÉSAUBIERS.

For ever... Il me semble que pour des adieux...

LAHIREL.

Oh! pour toujours, cela veut dire aussi pour jamais... C'est à deux fins.

FONDRETON.

Deux mille cinq... je l'ai acheté chez mon bijoutier... la facture à votre nom, bien entendu, ne nous compromettons pas... Où donc est-elle, cette facture?... Enfin, c'est payé. Vous m'aviez donné trois mille francs, en voilà cinq cents, c'est deux mille cinq cents que je vous dois.

LAHIREL.

Que vous me devez?

FONDRETON.

Oui, parce que je le garde... je vous expliquerai... Je suis venu pour cela avant que ma belle-mère... (Il regarde à sa montre.) Dix heures... non, j'ai encore vingt minutes; elle se coiffe... ma belle-mère se coiffe, ce doit être ineffable!

LAHIREL.

Comment, elle ne sait donc pas que vous êtes ici?

FONDRETON.

Mais pas du tout!... C'est une fausse entrée. Je voulais vous parler, et elle est toujours sur mon dos. Alors, j'ai laissé ma voiture au bas de la côte, je suis passé par le bois... J'ai la clef du jardinier... Je vais rentrer tout à l'heure officiellement par la grande porte... Oh! non... la vie que je mène depuis hier... Voyez-vous, non!... Si vous saviez!... vous avez dû entendre du bruit cette nuit par là?

Il indique la droite.

LAHIREL.

Je le crois bien!... un vacarme!...

FONDRETON, pouffant de rire.

Chut!... j'y étais...

LAHIREL.

Vous! chez le général Lorris?...

FONDRETON.

Non!... pas chez le général... chez la comtesse Wacker... le général lui prête sa maison... oui, depuis hier... Et on a planté la crémaillère!... Oh! ces étrangers!... l'emménagement n'était pas fini, figurez-vous... Nous étions quarante à dîner. Il y en avait dans les cabinets de toilette et jusque sur l'escalier. Pas de chaises!... Pas de piano... on a dansé avec un orgue de la rue... Quelle maison!... Et puis après, un colin-maillard au clair de la lune, oh! mais un colin...

LAHIREL.

Ah! c'est la comtesse Wacker!... Eh bien! cela ne m'étonne plus!... Et vous étiez là, vous?...

FONDRETON.

Moi!... Je ne la quitte plus.

LAHIREL.

A deux pas de votre femme, vous avez de l'aplomb!...

FONDRETON.

N'est-ce pas, hein ? c'est du don Juan, cela !... Le fait est que ça va être gênant. Bah! avec de l'adresse... Non, mais vous ne vous imaginez pas comme on s'est amusé... Et à quatre heures, ce matin, nous sommes partis onze pour Paris, avec la comtesse, la baronne Brunner, la princesse... Des princesses, des comtesses, des... je n'en sors plus, moi... et où allaient-elles à cette heure-là?... Je vous le donne en cent!... voir une exécution!... Il n'y a que les étrangers, ma parole d'honneur!... Quel monde!... Et cela recommence ce soir. J'ai été commander des lots de tombola, des feux d'artifice, que sais-je? pour ce soir... c'est sa fête, sainte Julia... Nous serons au moins cent, et tous les jours comme cela!... (Avec exaltation.) Ah! voilà des gens qui entendent la vie, ces étrangers!... C'est cela la vie!... La voilà la vie!...

LAHIREL.

Eh bien! de Sauves a eu une jolie idée de vous présenter là, vous!

FONDRETON.

Oui, avant sa conversion; pauvre de Sauves!... Lahirel, voulez-vous que je vous présente aussi?

LAHIREL.

Merci!... je la connais, la comtesse!... Je l'ai connue à Madrid...

DÉSAUBIERS.

Et moi à Milan.

LAHIREL.

Trop turbulente! merci! Elle me fait mal à la tête, cette femme-là!...

FONDRETON.

Elle est si capiteuse... Je suis fou d'elle, vous savez?

DÉSAUBIERS.

Voyons, Fondreton! un homme marié! ..

FONDRETON.

Oh! de la morale, Désaubiers... Madame Berthe va bien?...

DÉSAUBIERS.

Ah! permettez!

FONDRETON.

De la morale, entendez-vous, Lahirel?

LAHIREL.

Il a raison.

FONDRETON.

Et vous aussi, dites donc... *For ever*...

LAHIREL.

Mais moi, je finis...

FONDRETON.

Mais moi, je commence!... Ils sont superbes... Ils ont rôti un balai!... Mais moi, songez donc qu'il y a six mois, je labourais encore une histoire du principe d'autorité dans les temps préhistoriques, moi! d'après des documents inédits. Sans de Sauves, j'enseignerais la philologie, moi! J'ai été marié à vingt-deux ans, moi! ma belle-mère m'a pris tout petit, abusant de ce qu'elle était ma tante... J'étais à l'Ecole des Chartes et orphelin, sans défense... et, plus fort!... (Il lui parle à l'oreille.) J'étais encore...

LAHIREL.

Bah!

FONDRETON.

Parole d'honneur! aussi elle m'a pincé... Oh! ma belle-

mère... vous la connaissez, vous, Désaubiers... Est-elle assez veuve de magistrat, hein? Comme on voit que c'était le mari qui portait la robe... Être si grasse et si austère, brrr!... elle sent le whist... Il n'y a que pour Lahirel qu'elle s'adoucit... Méfiez-vous, Lahirel.

LAHIREL.

Oh! moi...

FONDRETON.

Oh! vous... elle vous pincera aussi, vous savez!

LAHIREL.

Plaignez-vous donc, madame Fondreton est charmante.

FONDRETON.

O matris pulchræ filia pulchrior! O d'une belle-mère fille beaucoup plus belle! Eh bien! oui, mais elle lui ressemble trop à sa mère!... Et vous ne savez pas, vous!... ce que c'est que d'avoir là, toujours là, à côté de sa femme, une autre femme qui lui ressemble en laid, en vieux, en déformé... ô Dieu! non... il y a des moments... non! c'est impossible, voyez-vous.

DÉSAUBIERS.

Il est fou!

FONDRETON, regardant sa montre.

Moins dix... Diable! vous me faites bavarder là, et je ne vous ai pas encore dit... Lahirel, un grand service... Ce soir, fête de la comtesse, je ne peux pas manquer cela, vous comprenez... C'est moi qui organise tout... il faudra même que j'y aille tantôt pour faire répéter le compliment aux invités... car j'ai élucubré un compliment... un chœur... Oh! une surprise... oui... mais cela je m'en charge... en me promenant... c'est ce soir... Voilà trois jours que je ne rentre pas, sous prétexte de recher-

ches pour mon grand ouvrage, quatre, ce serait trop... Alors... ce soir, nous partons pour la chasse.

LAHIREL.

Comment nous partons?

FONDRETON.

Pas vous!... non!... vous refusez, vous... mais vous êtes invité... oui, par Vaugrignon. J'ai ma lettre, vous allez recevoir la vôtre... N'ayez pas l'air surpris, je vous ai fait inviter aussi, parce qu'à deux, comme cela... j'ai plus de poids, vous comprenez.

LAHIREL.

Mais, dites donc!

FONDRETON.

Oh! mon petit Lahirel... D'ailleurs il faut s'entr'aider, vous pouvez être marié d'un jour à l'autre... (A Désaubiers.) N'est-ce pas, il peut être... (A Lahirel.) Est-ce dit?...

LAHIREL.

Allons, soit!... Aussi bien comme je m'en vais ce soir...

FONDRETON.

Ah!... vous partez... Et puis vous me cédez le bracelet?...

LAHIREL.

Ah! ça, volontiers!...

FONDRETON.

Deux mille cinq que je vous dois... (Il cherche dans ses poches.) Où diable est votre facture?... Ah! non, cela c'est votre carte, Georges Lahirel... *For ever*. (Il la jette sur la table.) Oh! j'y retournerai avec une autre carte et un autre bracelet... celui-ci est pour la comtesse Julia, ce soir, dans un bouquet, j'ai apporté le bouquet, il est dans la caisse de ma voiture.

LAHIREL.

Prenez garde au cocher!

FONDRETON.

Pas de danger, il a vingt ans. Je le tiens par le volontariat... un bouquet énorme, de Labrousse, vous savez?... je cache le bracelet dans le bouquet... *Anguis in herba!*

DÉSAUBIERS.

Alors, vous avez pris le fonds de de Sauves, décidément?

FONDRETON.

Pas encore tout à fait, hélas!... Oh! cette Julia!... Quelle femme! hein?... Quelle nature!... quel montant!... quel... Non!... non!... on ne me persuadera jamais qu'elle et ma belle-mère sont du même sexe!

DÉSAUBIERS.

La voilà!

FONDRETON, effrayé.

Ma belle!... A tout à l'heure!... Je vais faire ma rentrée... Vous ne m'avez pas vu, Lahirel... Le bracelet, c'est entendu.

Il court vers la porte du mur.

LAHIREL.

Oui!...

FONDRETON.

Le bracelet et la chasse chez Vaugrignon.

LAHIREL.

Oui... oui... mais vous ne voyez donc pas...

FONDRETON, caché, par la porte entr'ouverte.

Que si!... que si!... je la vois!... Elle a des bottines en velours... Oh!... dire que ma femme!... un jour... oh!...

LAHIREL.

Mais allez donc, malheureux.

FONDRETON.

A tout à l'heure!

Il referme la porte et disparait.

DÉSAUBIERS.

Complétement fou.

LAHIREL.

Marié trop tôt, comme de Sauves l'a été trop tard... l'un veut rentrer au bercail, l'autre veut s'en évader... effets contraires, même cause... âge ingrat... Tu vois que le contre-poison n'est pas loin... Tandis que moi qui ne suis pas marié... Regarde cela.

SCÈNE VII

LAHIREL, DÉSAUBIERS, MADAME HÉBERT, MADAME HENRIETTE FONDRETON, GENEVIÈVE.

MADAME HÉBERT, à Lahirel avec empressement.

Qu'est-ce que j'apprends, cher monsieur Lahirel, vous ne voulez pas déjeuner dans le bois?

LAHIREL.

Mais je n'ai rien dit de cela, chère madame.

MADAME HÉBERT.

Que si! que si!... J'ai confessé Geneviève! comme nous n'y allions que pour vous, n'en parlons plus.

GENEVIÈVE.

Mais, maman...

LAHIREL.

Je ne voudrais pourtant pas...

MADAME HÉBERT.

N'en parlons plus.

LAHIREL, bas à Désaubiers.

Au doigt et à l'œil, tu vois.

GENEVIÈVE.

Eh bien! c'est amusant!...

LAHIREL, à Geneviève.

C'est votre faute aussi... pourquoi...

Il lui parle bas.

MADAME HÉBERT, à Désaubiers.

Ah!... monsieur Désaubiers, j'ai fait tenir votre message à madame de Sauves, elle va venir.

DÉSAUBIERS, à madame Hébert.

Qu'a donc madame Fondreton? (A madame Fondreton.) Vous êtes souffrante, chère madame?

HENRIETTE.

Non, non!... Je n'ai rien.

MADAME HÉBERT, avec ironie.

Moins que rien! (L'embrassant passionnément.) Pauvre chère petite!... moins que rien!... Elle ne dort plus, elle ne mange plus... voilà tout!... (A part.) Le misérable! (Souriant à Lahirel.) Ah! monsieur Lahirel, la poste est arrivée, j'ai une lettre pour vous.

LAHIREL.

Madame!... (A Désaubiers.) Elle fait aussi les commissions... hein!... Quel métier charmant!... (Ouvrant la lettre.) De Vaugrignon... C'est bien cela, oh! ce Fondreton!

MADAME HÉBERT.

Et pour le dîner de ce soir, je vous annonce un niocchi, comme chez madame de Boines.

LAHIREL, bas à Désaubiers.

La concurrence!... (Haut.) Oh! madame.

MADAME HÉBERT.

Nous verrons si les miens valent les siens.

LAHIREL.

Vraiment, chère madame, vous me comblez. (Bas à Désaubiers.) Aimes-tu mieux autre chose? Qu'est-ce que tu veux manger, dis-le, dis-le...

MADAME HÉBERT.

Ah!... j'oubliais! Geneviève a reçu de Brandus deux morceaux posthumes de Rossini, deux joyaux! Elle va vous jouer cela.

LAHIREL.

Aïe!...

GENEVIÈVE.

Ah bien, maman, si vous croyez faire plaisir à M. Lahirel...

LAHIREL.

Comment donc!... mademoiselle...

DÉSAUBIERS, bas.

Trop de piano!

LAHIREL, de même.

Ah! dame, ce sont les charges!... Je ne t'ai pas caché qu'il y avait des charges!...

MADAME HÉBERT.

Nous ne déjeunerons qu'à midi... vous avez le temps... Geneviève.

LAHIREL, bas à Désaubiers.

Donnez le bras à M. Lahirel.

MADAME HÉBERT.

Donnez le bras à M. Lahirel.

LAHIREL, bas à Désaubiers.

Ça y est.

GENEVIÈVE.

C'est insupportable.

LAHIREL, à Geneviève, en lui offrant le bras.

Mademoiselle...

GENEVIÈVE.

Soyez tranquille, je ne vous jouerai rien du tout.

LAHIREL, à part.

Elle est gentille!

GENEVIÈVE, sérieusement.

Mais j'ai à vous parler... il faut que je vous parle.

LAHIREL.

Alors nous causerons, j'y gagne.

Ils s'éloignent un peu.

MADAME HÉBERT.

Vous nous restez, n'est-ce pas, monsieur Désaubiers?

DÉSAUBIERS.

Mais je ne sais...

MADAME HÉBERT.

Oh! madame de Sauves est ici, c'est décisif.

DÉSAUBIERS.

Pardon, décisif!... Pourquoi?...

SCÈNE VIII

LES MÊMES, BERTHE DE SAUVES.

BERTHE, entrant.

Parce que vous êtes amoureux de moi donc, n'est-ce pas, madame?... Bonjour, Henriette.

HENRIETTE.

Ah! Berthe, enfin te voilà.

BERTHE, bas.

Chut!... Quand nous serons seules. (Haut.) Eh bien! Geneviève... on ne m'embrasse pas... Tiens!... ce monsieur.

MADAME HÉBERT.

Ma chère Berthe, M. Lahirel.

BERTHE.

Lahirel!... Georges Lahirel?... attendez donc! C'est vous qui avez passé l'été à Dinard chez madame de Boines?

MADAME HÉBERT.

Où l'on fait si bien les niocchi, oui... ce sont les galeries de M. Lahirel.

BERTHE.

Oh! mais je vous connais très-bien, alors! Charlotte m'a beaucoup parlé de vous.

LAHIREL, souriant.

Enchanté, madame... (A part.) Gênant, cela!

MADAME HÉBERT, bas à Berthe.

C'est un parti.

BERTHE.

Comment!... (A part.) Ici aussi!... ah çà!... mais il a une spécialité ce monsieur.

LAHIREL.

Très-gênant, cela!

Lahirel et Geneviève sortent.

HENRIETTE, bas à madame Hébert.

Onze heures et demie et Marius n'est pas là... tu vois...

MADAME HÉBERT.

Du calme! du calme!

DÉSAUBIERS, à Berthe.

Vous avez lu, madame?

BERTHE.

La lettre de M. de Sauves?... Pas plus celle-là que les autres...

DÉSAUBIERS.

Pardonnez-moi de vous relancer jusqu'ici. Il m'y a contraint, littéralement. Six mois de refus ne le rebutent pas, il veut vous voir, vous parler, il le veut absolument.

BERTHE.

En vérité.

DÉSAUBIERS.

Vous comprenez que j'ai dû obéir, mais du moment que vous refusez, je vais lui répondre une fois de plus...

BERTHE.

Restez donc!... Alors il est venu avec vous?...

DÉSAUBIERS.

Oui...

BERTHE.

Et il attend ma réponse?

DÉSAUBIERS.

Oui...

BERTHE.

Eh bien, allez lui dire... qu'il vienne.

DÉSAUBIERS, étonné.

Vous voulez...

BERTHE.

Autant aujourd'hui que demain, autant ici qu'ailleurs.

DÉSAUBIERS.

Mais encore...

BERTHE, ironique.

N'y a-t-il pas six mois que M. de Sauves vit dans la solitude et la macération; six longs mois qu'il a quitté cette créole anglaise, américaine, je ne sais plus moi, enfin cette comtesse Wacker qui est si belle, il paraît... Eh bien, mais cela mérite bien quelques égards, il me semble.

DÉSAUBIERS.

Ne riez pas, mon enfant, la démarche est grave, réfléchissez, ah! vous m'avez accepté pour conseil... croyez-moi. Je ne suis dans tout cela qu'un parent, un ami sincère, jaloux seulement de votre repos et de votre dignité...

BERTHE.

Que cela, bien vrai?

DÉSAUBIERS.

Ah! coquette!... comme vous voudriez bien me voir

ridicule, mais vous n'aurez pas cette joie... Voyons, qu'allez-vous faire?

BERTHE.

Mais me réconcilier avec mon mari, qui sait?

DÉSAUBIERS, suffoqué.

Ah!

BERTHE.

N'est-ce pas le but que vous poursuivez?... Il l'a déjà oublié!

Elle rit.

DÉSAUBIERS.

Non certes... mais à cette réconciliation, je veux des garanties sérieuses pour votre avenir qu'une erreur nouvelle briserait à jamais cette fois; je vous veux heureuse, Berthe, mais d'un bonheur solide, durable...

BERTHE.

Oui, enfin, un bonheur... de votre façon.

DÉSAUBIERS.

Ah! tenez, vous me désolez!

BERTHE, haussant les épaules.

Allez donc me chercher votre ami.

Elle lui tourne le dos et descend vers la table. — Désaubiers remonte. — Fausse sortie. — Entre Baptiste; il va à madame Hébert et lui parle bas.

MADAME HÉBERT, bas à madame Fondreton.

Marius est arrivé!... enfin!... J'y cours... Nous allons donc savoir...

HENRIETTE.

Oh! savoir! comment? quoi savoir?...

MADAME HÉBERT.

Tout! Sois tranquille! son cocher parlera, je le tiens par le volontariat... Bon courage... et laisse-moi l'instruction de cette affaire-là, elle sera bien faite...

Elle sort en parlant à madame Fondreton qui remonte avec elle et redescend peu après l'avoir quittée.

BERTHE, lisant pendant ce temps la carte de Lahirel oubliée sur la table.

Georges Lahirel! *For ever*... Tiens! (Elle garde la carte à la main.) Qu'est-ce que c'est?... Candidat chez madame de Boines, candidat ici, je me méfie de cet homme-là, moi.

Elle met la carte dans sa poche. — Henriette vient à Berthe et lui fait signe que Désaubiers est encore là.

DÉSAUBIERS, derrière elle.

Voyons, Berthe.

BERTHE.

Comment! vous n'êtes pas encore parti?

DÉSAUBIERS.

Ne m'en veuillez pas de mon insistance, c'est dans votre intérêt, dites-moi de grâce...

BERTHE.

Pourquoi je veux qu'il vienne?

DÉSAUBIERS.

Oui.

BERTHE.

Pour qu'il ne revienne plus! là!... êtes-vous content?...

DÉSAUBIERS, avec chaleur.

Tenez!... vous êtes un enfant terrible mais adorable.

BERTHE.

Voulez-vous bien vous taire! On croirait que vous m'aimez.

DÉSAUBIERS, plus calme.

Et je vous aime en effet profondément, mon enfant...

BERTHE.

Oui, mon père.

DÉSAUBIERS.

Oh! votre père, c'est trop! votre frère!...

BERTHE.

Aîné... allez!...

DÉSAUBIERS.

Ah! méchante... Tenez, voilà comme je me venge.

Il lui baise la main et sort.

SCÈNE IX

BERTHE, HENRIETTE.

BERTHE, avec lassitude.

Ah!

HENRIETTE, qui a suivi Désaubiers des yeux, redescendant.

Enfin nous sommes seules.

BERTHE.

A nous deux, c'est vrai, c'est pour toi que j'étais venue... Ta lettre m'a effrayée. Qu'y a-t-il? voyons!...

HENRIETTE, avec explosion.

Il y a... il y a que je veux me séparer de mon mari...

BERTHE, stupéfaite.

Qu'est-ce que tu me dis là?

HENRIETTE.

M. Fondreton a une maîtresse.

BERTHE.

Fondreton, dit le chaste!... allons donc!

HENRIETTE.

Ah!... il est bien changé, va!... Tu ne le reconnaîtrais plus... Il fume, il a sa voiture, il fait des mots, il a laissé pousser ses moustaches... il a une maîtresse, j'en suis sûre.

BERTHE.

Qu'en sais-tu?... qui te l'a dit?

HENRIETTE.

Ma mère.

BERTHE.

Ah! ta mère.

HENRIETTE, fondant en larmes.

Si!... si!... il a une maîtresse...

BERTHE.

Voyons, voyons, marraine, calme-toi... Ah! ton mari a une... Et alors tu t'es dit que, grâce au mien, je devais être experte en ces choses et tu m'as appelée en consultation, je comprends... Et il n'en a qu'une, le tien?

HENRIETTE, indignée.

Comment?

BERTHE.

Ah! c'est que le mien... Enfin, conte-moi cela.

HENRIETTE, essuyant ses yeux.

Il y a à peu près six mois que nous nous sommes aperçues de quelque chose, c'est au moment où tu me di-

sais qu'il voyait souvent ton mari, qu'il fallait prendre garde... lui, si doux, il est devenu grondeur, lui, si casanier, il s'est mis à sortir, pour des documents, un grand ouvrage, que sais-je?... Et puis il rentrait de plus en plus tard... Et puis il se faisait coiffer... et puis il a changé de tailleur... et il se parfumait, il se parfumait!

BERTHE.

Des enfantillages!... cela ne dit pas qu'il te trompe.

HENRIETTE.

Et ce concours pour la chaire de philologie qu'il a abandonné... et ce grand ouvrage qui n'en finit pas... et puis... (Baissant les yeux.) Enfin, je m'en aperçois bien, moi!

BERTHE.

Ah! mais si tu n'as pas d'autres preuves en justice...

HENRIETTE.

Oh! des preuves, j'en aurai!... J'en ai déjà. (Elle fouille dans sa poche.) Il y a quinze jours, il est revenu d'un dîner de savants... à ce qu'il disait... à trois heures du matin! Il était si singulier... et bavard!... Quand il a été endormi, j'ai trouvé dans sa poche, une fleur séchée... un numéro du *Galignani's* et ce mouchoir-là, tiens!

Elle tire ces objets à mesure qu'elle les nomme.

BERTHE, elle flaire le mouchoir.

Non! ce n'est pas un mouchoir de savant cela, non.

HENRIETTE.

Ah! des preuves, je n'en manque pas!... Et son carnet que j'ai trouvé aussi...

Elle cherche le carnet.

BERTHE.

Dans sa poche, toujours?

HENRIETTE.

Toujours! oh! je fouille dans toutes ses poches, je

décachète toutes ses lettres, ma mère me l'a bien recommandé... Dans son carnet, regarde : Du 4, bouquet, trente francs... du 5 idem, trente francs. Qu'est-ce que c'est que ces bouquets-là?... Du 7, dîner au pavillon, cent francs... Et ce dîner-là!... Et ça... hein! des points... cinq cents francs!... Qu'est-ce que c'est que ces cinq cents francs de points-là?

BERTHE, à part.

Ah! trop d'ordre!

HENRIETTE.

Les voilà, ses documents inédits!... Et puis des vers.

BERTHE.

Pas possible! Fondreton!... Des vers latins, alors?...

HENRIETTE.

Non, en anglais... vois... *I love you splendid creature.*

Elle pleure.

BERTHE.

Une Anglaise?...

HENRIETTE.

Ou une Américaine!... une étrangère enfin... Tu vois bien qu'il me trompe!

BERTHE.

Mais non, voyons, console-toi. Tout cela n'est pas grave.

HENRIETTE.

Pas grave!

BERTHE.

Pas encore, non!... Du moment qu'il n'en est qu'aux vers et aux bouquets ce n'est pas grave... mais c'est délicat; que vas-tu faire?

HENRIETTE.

Ce que?... me séparer donc!... comme toi!...Et je t'ai appelée pour que tu me renseignes.

BERTHE.

C'est cela, une consultation! qu'est-ce que je disais?... Et c'est ta mère?...

HENRIETTE.

Ma mère le surveille, elle amasse des preuves et quand nous en aurons...

BERTHE.

Oui, comme la mienne... Elle veut marier l'une et séparer l'autre. Toutes les mêmes!... Te séparer! ah! mais non! je te le défends, par exemple.

HENRIETTE.

Ma fierté ne me permet pas...

BERTHE.

Oh! ta fierté...

HENRIETTE.

D'ailleurs je ne peux plus vivre ainsi... je suis trop malheureuse!

BERTHE.

Et moi, je suis heureuse, n'est-ce pas? mariée à dix-sept ans, séparée six mois après, je n'ai jamais connu, pauvre pensionnaire que j'étais, du mari que le dédain et du mariage que l'amertume, et pourtant je te le dis : ne te sépare pas. (Mouvement d'Henriette.) Écoute: moi aussi, j'avais été trompée, ou plutôt insultée, car les amours de M. de Sauves étaient des scandales... et ma mère, comme la tienne, qui s'était prise à le haïr, élargissait ma souffrance, irritait mon orgueil... ah!... la mère qui a marié sa fille n'est plus une mère, c'est une

belle-mère!.. Que Dieu pardonne à la mienne... Enfin, un jour on l'a demandée, cette séparation, et alors, bataille!... car mon mari aussi avait des parents dont la fierté se trouvait engagée... bataille! Et les interrogatoires, et les enquêtes, et les témoins, et les avocats, et les journaux... toute la comédie lugubre de ces faillites du cœur. Pendant un mois, tout le monde, entends-tu, tout le monde, le public idiot, bavard et avide, a fureté dans ma vie, a lu mes lettres, a interprété mes baisers, a piétiné dans mon alcôve... mes ignorances d'enfant, mes jalousies d'épouse, mes pudeurs de femme, on a tout fouillé, pillé, souillé, et devant tout le monde... on a déshabillé mon âme!

HENRIETTE.

Berthe!

BERTHE.

Et après cela, après cette victoire, où tout le monde est vaincu, que reste-t-il? La joie malsaine d'avoir rendu douleur pour douleur, des griefs changés en offenses et des indifférents en ennemis; une femme, ou plutôt un être hybride, ni femme, ni fille, ni veuve, sans guide, sans but, esseulée, suspecte, dont la situation, en justifiant toutes les espérances, encourage toutes les insultes, et une mère qui vous dit : Mais moi, mon enfant, je te reste... Si la mienne m'était restée encore.

HENRIETTE.

Pardon, Berthe.

BERTHE.

Et j'ai vingt ans!... Oh! cet homme! à qui on m'avait donnée sincère, crédule, aimante... oh! cet homme, je le déteste... Et maintenant il dit qu'il m'aime!... et il n'y a pas six mois!... ah! il veut venir, eh bien! qu'il vienne!

HENRIETTE.

Je t'en prie, Berthe, si j'avais su...

BERTHE.

Oui, pardon, j'ai tort... il ne s'agit pas de moi... Laissons cela... parlons de toi... oh! d'abord, je ferai tout... mais pas de séparation, tu m'entends. Et pas un mot à ta mère, ni à ton mari, tu blesserais sa vanité... Laisse-moi faire moi et ne pleure pas... Il y a une femme, dis-tu... probablement quelque coquette qui s'amuse à dégourdir Trissotin... C'est à elle qu'il faut s'adresser... c'est le seul moyen, vois-tu... mais ne pleure donc pas comme cela, marraine... je saurai qui c'est, je m'en charge. . et si on peut la voir, eh bien! j'irai la trouver, moi... Je puis aller partout, une femme séparée! et je lui raconterai l'affaire tout bonnement... Entre femmes... Si!... si!... cela m'amusera!... Et d'ailleurs elle ne doit pas y tenir beaucoup, elle te le renverra, va... ah! ce Marius... une Américaine, tu dis... une... attends donc... il y a six mois... et mon mari... donne-moi donc ce mouchoir. (Elle lit les initiales.) J. W. et une couronne!... Ah! par exemple, si c'est celle que je crois, tu peux être tranquille, j'irai la voir et elle me le rendra à moi!... Je te le promets!... Elle me doit bien cela!

HENRIETTE.

Mais comment sauras-tu?

BERTHE.

Mes renseignements?... Mon agence n'est pas loin. (Apercevant Désaubiers.) Et, tiens, la voilà!... Laisse-moi!... Mais plus de séparation, n'est-ce pas?... Tu m'entends.

HENRIETTE.

Oui, Berthe!

BERTHE, relisant les initiales.

J. W. Julia Wacker... c'est elle... je suis sûre que c'est

elle!... aie confiance en moi, fais ce que je te dis... et ne dis pas ce que je fais.

HENRIETTE.

Non!

BERTHE.

Tout!... je ferai tout, entends-tu, pour que tu ne sois pas... heureuse comme je le suis; je t'aime trop pour cela!... allons, ne pleure plus, marraine, va!...

Henriette sort.

SCÈNE X

MADAME DE SAUVES, DÉSAUBIERS, puis DE SAUVES.

DÉSAUBIERS.

Il vient!... il me suit.

BERTHE.

Ah!

DÉSAUBIERS.

Vous l'avez voulu, vous avez tort, cela vous fait mal, je le vois bien...

BERTHE.

M. Fondreton a donc une maîtresse?

DÉSAUBIERS.

Madame...

BERTHE.

Vous me direz le nom de cette femme. (Désaubiers fait le geste de quelqu'un qui ne sait ce qu'on lui veut.) Si! si! vous le savez... Il faut que je la voie, que je lui parle.

DÉSAUBIERS, stupéfait.

Vous voulez!... vous!...

BERTHE, en le regardant.

Allons, allons, ce doit être cela... c'est cela!... Oui, je veux la voir et aujourd'hui même! Moi lui redemandant le mari d'une autre, ce sera drôle... vous m'y mènerez!

DÉSAUBIERS.

En tout cas, ce ne serait pas à moi...

BERTHE.

Ah! oui, à trahir un ami .. je vous donne une heure pour trahir celui-là, ah! je le veux... vous entendez!...

De Sauves paraît au fond.

DÉSAUBIERS.

Voici votre mari!...

BERTHE.

Une heure!

DÉSAUBIERS, à part.

Trop de sang-froid pour n'être pas émue... elle l'aime encore!

SCÈNE XI

MADAME DE SAUVES, DÉSAUBIERS,

DE SAUVES, arrêté au fond, intimidé d'abord, puis prenant un parti, descend rapidement en scène et salue sa femme.

DE SAUVES.

Madame. (Berthe le salue froidement, à part.) Ah! le cœur me bat!

De Sauves fait signe à Désaubiers de se retirer.

BERTHE.

Je vous écoute, monsieur.

DE SAUVES, même jeu.

Gontran...

BERTHE.

Non, non !... monsieur restera, si vous le permettez... Il est à la fois mon conseil et mon parent, c'est-à-dire parfaitement à sa place entre nous deux. Restez, monsieur Désaubiers... Vous avez mis, depuis quelque temps, monsieur, une telle insistance à me rencontrer qu'il m'a bien fallu céder... Qu'avez-vous à me dire?

DE SAUVES, étonné.

Mais... vous avez lu mes lettres, madame?

BERTHE.

Pas une, monsieur. Voici la dernière aussi irréprochablement cachetée que les précédentes... Monsieur Désaubiers !... (Désaubiers vient à elle, elle lui remet les lettres qu'il remet à de Sauves.) Vous pouvez donc parler sans crainte de vous démentir, et même garder le silence.

DÉSAUBIERS, à part.

Bon début !

DE SAUVES.

Je m'attendais à tout, madame, sauf à l'ironie de votre accueil, et quand je vous apporte des paroles de conciliation...

BERTHE.

Je continue à vous écouter, monsieur.

DE SAUVES.

Voyons, madame, avouez que notre situation est intolérable.

BERTHE.

Intolérable!... En quoi donc, je vous prie?

DE SAUVES.

Oui, pardon, pour vous j'aurais dû dire difficile. C'est du moins ainsi que le monde la juge. Elle n'a qu'une excuse, c'est qu'elle nous a été imposée par d'autres, et que, en réalité, ce n'est pas nous qui l'avons créée, vous le reconnaissez bien.

BERTHE.

Ce n'est pas moi, du moins.

DE SAUVES.

Quoi qu'il en soit, votre mère et la mienne, qui en étaient les véritables auteurs, nous ont, en mourant, laissés vis-à-vis l'un de l'autre dans des conditions nouvelles. Personne maintenant n'est plus là pour vous sauvegarder aux yeux du monde... Or, vous êtes beaucoup trop jeune et trop belle... Si! si!... vous êtes plus belle que jamais... pour que la médisance ne s'attache pas à vos actes... Et votre esprit d'indépendance, votre mépris de l'opinion, votre besoin de distraction y prêtent singulièrement, vous en conviendrez... Partout, vous allez partout, seule ou accompagnée d'un cavalier toujours le même, votre parent, il est vrai...

DÉSAUBIERS.

Je ne sache pas qu'on ait jamais parlé...

DE SAUVES.

Si quelqu'un l'avait osé faire, mon cher ami, vous en auriez su quelque chose, croyez-le... Non, le monde n'en est encore qu'à sourire, mais c'est déjà trop pour vous et pour moi. Entre époux, divisés comme nous, quand rien d'irréparable, après tout, ne s'est passé ou ne se passe, le

monde attend un dénouement prévu et s'étonne de l'attendre.

BERTHE.

Pardon... mais c'est un procès en réconciliation que vous m'intentez là.

DE SAUVES.

Vous me comprenez mal. Ce ne sont pas des griefs que je formule, ce sont des dangers que je vous signale, (Berthe sourit ironiquement.) peut-être aussi des conseils que je vous donne, que je puis, que je dois vous donner... puisque enfin... nous portons toujours le même nom.

BERTHE, blessée.

Ah!

DE SAUVES.

Non... non... Pardonnez-moi, je vous ai offensée... Ah! je ne suis pas heureux, je ne voulais pas... C'est Désaubiers...

DÉSAUBIERS.

Permettez! moi...

DE SAUVES.

Ah! tenez, toutes ces phrases m'embrouillent! Voyons, Berthe, j'ai été bien coupable, je l'avoue, je m'en repens, pardonnez-moi...

BERTHE.

C'est tout ce que vous avez à me dire, ou plutôt à me redire?

DE SAUVES.

Je vous jure que cette fois je me repens sincèrement... Mon Dieu, vous savez que je suis un soldat un peu léger, un peu étourdi, un peu... braque, comme vous le disiez autrefois, mais bon, vous le disiez aussi, et franc... trop

franc même; avec plus d'hypocrisie, j'aurais été un mari comme les autres, de même que vous, avec plus d'expérience, n'auriez pas pris au sérieux toutes ces peccadilles, et nous n'en serions pas là. Mais, aujourd'hui, folies de jeunesse, erreurs, entraînements, je vous jure que tout cela est fini, bien fini, j'ai tout oublié du passé. Voilà six mois que je ne pense qu'à vous, qu'à ce moment; Berthe, croyez-moi, nous pouvons encore être heureux, cela dépend de vous seule... Vous ne me croyez pas?...

BERTHE.

Je ne crois pas que votre jeunesse en soit à sa dernière erreur, je ne crois pas que nous devions être heureux parce que, depuis six mois, vous avez oublié le passé, car je ne crois pas que jamais je l'oublie.

DÉSAUBIERS, à part.

Très bien!...

BERTHE, s'animant.

Ah! mon affection méconnue, ma jeunesse outragée, l'insulte de l'abandon, sans compter les autres, tout ce que vous appelez vos peccadilles enfin, vous croyez qu'en six mois tout cela s'expie?... Si léger que vous soyez, convenez que d'aussi lourdes offenses vaudraient au moins de plus longs repentirs... (Mouvement de de Sauves.) trop longs... je ne vous les imposerai pas!

DE SAUVES.

En vérité, je me demande si je rêve?... Est-ce bien vous qui parlez, Berthe? vous que j'ai connue...

BERTHE.

Ah!... oui, je vois ce que c'est, oui!... Vous aviez cru retrouver ici la petite fille naïve d'autrefois, n'est-ce pas? et la reprendre!... Eh bien! c'est vous qui êtes naïf, monsieur, pour un roué; j'ai fait des progrès, moi aussi, depuis le temps et je m'y refuse... Non, non, suivons cha-

cun notre destinée. Dès le lendemain de mon mariage, grâce à vous, on m'appelait déjà la petite veuve. Il paraît que j'étais née veuve, comme vous êtes né célibataire... veuve je suis, veuve je reste.

DE SAUVES, piqué.

Vous avez fait des progrès, madame, en effet, et je vous retrouve bien forte pour votre âge... mais prenez garde!...

DÉSAUBIERS.

De Sauves!

BERTHE.

Des menaces?

DE SAUVES.

Vous ne m'entendez pas... je veux dire... (Plus vif.) je veux dire qu'il est pourtant singulier qu'une enfant...

BERTHE.

Ah! pardon, cet entretien ne gagnant pas en douceur et menaçant de perdre en dignité, permettez-moi de le rompre.

DE SAUVES.

Berthe!... alors... jamais...

BERTHE.

Monsieur de Sauves, je ne suis plus celle que vous avez connue, je le répète. Six mois de mariage et surtout deux ans de séparation, m'ont donné sur les choses et... les hommes une expérience peut-être, comme vous le dites, au-dessus de mon âge... Croyez-moi, ce que vous appelez du repentir n'est qu'un vague ennui né d'un peu de fatigue, d'un isolement momentané et puis enfin... de l'âge... Ah! dame, nous vieillissons!... Mon Dieu, je ne doute pas de votre sincérité... d'aujourd'hui... mais bientôt, demain peut-être, (Prenant entre ses mains et froissant le mouchoir de la comtesse Wacker, qu'Henriette a laissé sur la table.) VOUS

serez revenu à vos habitudes... exotiques, et au milieu de consolations étrangères, vous ne vous souviendrez de moi que pour m'être reconnaissant de vous avoir laissé une liberté dont vous profiterez si bien, et dont, moi, je n'ai déjà su et ne saurais probablement encore que faire. Adieu!

Elle sort.

SCÈNE XII

DÉSAUBIERS, DE SAUVES.

DE SAUVES, après un silence.

Tonnerre!

DÉSAUBIERS.

Vous l'avez voulu!

DE SAUVES.

Me suis-je assez humilié, mis à ses pieds! Et voilà ce qu'elle me répond... Habitudes exotiques! consolations étrangères!... C'est de la comtesse qu'elle parlait!... évidemment. (Riant ironiquement.) Non! mais a-t-on vu! cette enfant! cette gamine... avec quelle hauteur elle m'a reçu... ou plutôt mis à la porte!... L'avez-vous entendue?... l'ennui, la fatigue... l'isolement... Ah! je suis fatigué!... Ah!... je suis seul et l'âge!... l'âge!... Alors, je suis vieux, moi!... je lui prouverai bien!... Assez de contritions!... Merci!... je rentre dans mes habitudes... Elle a raison, ce n'était qu'une fantaisie... vous pouvez lui dire que je suis guéri... adieu!...

DÉSAUBIERS.

Où allez-vous donc?

DE SAUVES.

Où je vais?... Mais je vais me désennuyer, puisque je m'ennuie!... je retourne à mes habitudes exotiques, puisqu'elle m'y renvoie!... Je vais chez celle que j'ai si follement, si grossièrement abandonnée pour elle... chez la comtesse!... Voilà où je vais!...

DÉSAUBIERS, à part.

Chez la comtesse!... Tiens!... tiens!...

DE SAUVES.

Et vous pouvez le lui dire, entendez-vous!... je vous autorise à le lui dire! Je veux qu'elle sache à quel point elle avait raison, que je suis incorrigible, mais que je ne suis pas inconsolable et je n'ai pas été longtemps à me consoler : vous pouvez lui dire cela!

DÉSAUBIERS.

Je suis son parent... je suis son conseil... je le devrais.

DE SAUVES.

Faites donc, j'y vais... et de ce pas.

Il sort.

SCÈNE XIII

DÉSAUBIERS, seul.

Il y va!... chez l'autre!... chez la comtesse! Et Berthe qui me demandait tout à l'heure!... Ah çà!... voyons! voyons!... C'est un hasard de comédie cela... Mais alors, je n'ai qu'un mot à dire pour que... pour que cette pauvre enfant voie enfin comment elle est aimée... elle le verra!

ACTE DEUXIÈME

Chez la comtesse Wacker à Montmorency. — Une sorte de grand vestibule. — Salon de campagne ouvrant sur un jardin par trois larges baies de façon à voir tout ce qui s'y passe. — Parmi les meubles très-riches, des malles entr'ouvertes çà et là. — Au milieu, une table couverte de bouquets, d'albums et de cartes de visite. — A gauche, Riballi est au piano sur lequel la princesse Olgorouzoff, debout, est accoudée comme la Polymnie. — A droite, au fond, un ouvrier sur une échelle pose des sonnettes.— Lizzy va et vient, tirant des malles des robes qu'elle porte dans les chambres voisines. — Au fond, au milieu, dans le jardin, un groupe de joueurs de crocket ; à gauche, second groupe, où l'on voit le colonel tirant à la cible.— A droite, miss Arabella sur une balançoire que de Freslay lance de toutes ses forces. — Arthur passe de temps à autre avec son cerceau au milieu des joueurs qui poussent des imprécations. — Un désordre qui sent l'emménagement. — Un brouhaha qui accuse la pétaudière élégante.

SCÈNE PREMIÈRE

RIBALLI, LA PRINCESSE OLGOROUZOFF, LIZZY, DEUX DAMES **au salon, et l'ouvrier sur son échelle ; au jardin,** LE COLONEL, **beaucoup de monde,** DE FRESLAY, ARABELLA **sur la balançoire.**

ARABELLA.

Monsieur de Freslay! je veux descendre! Laissez-moi donc descendre, monsieur de Freslay!... mais vous êtes fou!

Elle saute à terre et entre dans le salon.

DE FRESLAY, la suivant.

Je suis furieux!... Comment!... on pend la crémaillère ici et on ne m'invite pas!... Et sans le *Figaro,* qui annonce la fête de la comtesse Wacker, je n'aurais pas su que vous étiez depuis hier chez le général Lorris!... Et où est-elle encore, votre cousine?... Ah! celui qui la trouvera cinq minutes de suite à la même place...

ARABELLA.

Elle est allée voir une exécution, je vous dis!

DE FRESLAY.

Mais on n'exécute plus à quatre heures du soir, enfin!

ARABELLA.

Elle aura été aux courses... Ils sont partis onze, ce matin, dans le mail-coach du général.

DE FRESLAY.

La voiture du général! la maison du général!... hum! Il lui prête bien des choses à votre cousine, le général... Et on s'est amusé, alors?...

ARABELLA.

Ah! je vous en réponds!... (Freslay veut lui prendre les mains.) Voyons, c'est inconvenant, à la fin.

DE FRESLAY.

Puisque je suis furieux!... Pas invité! Moi! un fidèle, un ancien... de l'ambassade... car je vous aime depuis trois ans, depuis Vienne, moi, vous savez?...

ARABELLA.

Êtes-vous sûr que ce n'est pas ma cousine, comme tout le monde?

DE FRESLAY.

La comtesse?... Oh! que non!... Elle est bien trop

agitée, insaisissable et compliquée pour moi... Non, c'est vous que j'aime, ô simple Arabella!

ARABELLA.

Dites cela à mon père... il n'est pas loin.

DE FRESLAY.

Bah!... Votre père, il n'entend pas un mot de français... Et vous?... M'aimez-vous un peu, voyons?... dites que vous m'aimez un peu... dites-le, ou sinon...

Il lui prend les mains, les baise avec fureur.

ARABELLA, se défendant.

Monsieur de Freslay!... Non! laissez-moi! je crie!

DE FRESLAY, continuant.

Alors, dites que vous m'aimez...

ARABELLA.

Ah! mais, c'est ridicule!

DE FRESLAY.

Dites-le, dites-le!

ARABELLA.

Monsieur de Freslay!... j'appelle le colonel!

Coup de feu.

DE FRESLAY.

Votre père! il tire le canon!

ARABELLA.

Monsieur! monsieur! colonel!

DE FRESLAY, la laissant aller.

Oh! mon Dieu, calmez-vous... Si on ne peut plus flirter alors... Vous devenez Française, méfiez-vous.

Il la suit. Brillant finale de Riballi sur le piano.

LA PRINCESSE.

Quel emportement! quelle fougue!... C'est de vous, cela, Riballi?

RIBALLI.

Oui, princesse!

LA PRINCESSE.

Vous nous jouerez cela, ce soir...On fera de la musique, j'espère?

RIBALLI.

Je l'ignore!... En fait de musique, M. Fondreton nous a promis un chœur de sa composition... quelque farce... Voulez-vous faire un tour de jardin?

LA PRINCESSE.

Redites-moi le finale.

RIBALLI.

C'est que l'on fait un bruit... je joue dans un emménagement!

LIZZY, à l'ouvrier.

Eh bien! ces sonnettes, est-ce fini?

L'OUVRIER, sur l'échelle.

Dans cinq minutes.

UN DOMESTIQUE, entrant avec un bouquet.

Madame la comtesse Wacker?... de la part de M. comte de Sauves.

LIZZY.

M. de Sauves!... Tiens! ce revenant! C'est bien, mettez votre bouquet là, sur la table, avec les autres... et emportez ces cartons, voulez-vous?... (A l'ouvrier.) C'est qu'il n'y avait pas une sonnette dans cette maison, figurez-vous,... une maison de garçon... et sans sonnettes, pas de service...

L'OUVRIER, toujours sur l'échelle.

Dans cinq minutes, on vous dit...

Arthur passe au milieu du groupe des joueurs de crocket. — Exclamations. — Cris. — Il entre dans le salon avec son cerceau et se dérobe autour des meubles.

ARABELLA, le poursuivant sur la scène, elle a un maillet de crocket à la main, ainsi que plusieurs dames qui entrent derrière elle.

Arthur! Arthur!... *unbearable child!... don't do that,* Arthur!

ARTHUR, s'échappant.

Let me be!

ARABELLA.

Arthur!

Arthur va frapper sur le piano et se sauve.

RIBALLI, à la princesse en se levant avec désespoir.

Décidément, c'est impossible!... venez-vous, princesse?

LA PRINCESSE.

Mais vous jouerez cela ce soir, n'est-ce pas?... Pour moi... Vous me le promettez... Pour moi!... Ah! Riballi, vous êtes un grand artiste!

RIBALLI.

Ce n'est pas de l'art.

LA PRINCESSE.

C'est vrai... c'est du génie!

RIBALLI.

Non, princesse... c'est du cœur!

Il lui offre le bras et ils sortent avec les deux dames qui étaient sur le canapé.

SCÈNE II

ARABELLA, DE FRESLAY, LE COLONEL,
JOUEURS dans le jardin, BENOIT et LIZZY dans le salon.

BENOIT, à Lizzy.

M. Fondreton n'est pas encore là ?

LIZZY.

Non.

BENOIT.

Combien de couverts, enfin ?

LIZZY.

Est-ce que je sais?

BENOIT.

Non! c'est trop fort!... Madame s'en va ce matin, sans me donner d'ordres ; il est quatre heures et elle n'est pas rentrée... Qu'est-ce que je vais faire ?

Entre un soldat portant un bouquet.

LIZZY.

Attendez .... Tiens, Touzé !

TOUZÉ.

Mon général m'a dit de vous dire que voilà ce qu'il envoie à madame la comtesse pour sa fête, et puis encore, qu'elle pouvait compter sur ce qu'il lui avait promis pour ce soir à cinq heures.

LIZZY.

A cinq heures? Bien! Touzé! bien !

BENOIT.

Est-ce qu'il vient dîner, votre général ?

TOUZÉ.

Il ne me l'a pas dit.

LIZZY.

Pas de lettre ?

TOUZÉ.

Ah ! si, au fait... j'oubliais...

LIZZY.

Eh ! donnez donc...

TOUZÉ, lui remettant la lettre.

Voilà... je suis un peu pressé... serviteur !

Il sort.

LIZZY.

Au revoir, Touzé !

BENOIT.

Et ni vaisselle, ni argenterie, ni linge... rien !...

LIZZY.

Tout est resté à Paris.

BENOIT.

Comment a-t-on fait cette nuit ?

LIZZY.

Pour la crémaillère ?... Potel avait tout apporté. Il a tout remporté...

BENOIT.

Et je suis sûr qu'il y aura de quarante à cinquante personnes ce soir, comme toujours.

L'OUVRIER, qui est descendu de l'échelle et range ses outils.

C'est fini !

LIZZY.

Ah! très bien... Allons, madame trouvera ses sonnettes posées en rentrant, elle qui a tant recommandé qu'on en mît partout.

BENOIT.

Ah! oui, ses sonnettes!... Elle n'a pas oublié ses sonnettes, ni son piano, ni ses caisses à robes... mais le dîner...

LIZZY, à l'ouvrier.

Passez par là... Mais, emportez donc votre échelle.

L'OUVRIER.

C'est juste!

Il sort, emportant l'échelle.

BENOIT.

Et pas d'ordres!... à qui s'adresser?... Si encore M. Fondreton arrivait, c'est son affaire. Mais non!... Et il vient du monde, il en vient! Et toujours des nouveaux... Et toujours pas d'ordres... quelle maison!... Non, non! J'ai été au Café Anglais, maître d'hôtel au Café Anglais, eh! bien, cette maison d'étrangers-là, c'est le Grand-Seize... sans divans, mais c'est le Grand-Seize!

SCÈNE III

LES MÊMES, JOÉ.

JOÉ, entrant, à Benoit.

Miss Arabella Wacker?

BENOIT, à part.

Encore un nouveau! (A Joé.) Monsieur, la cousine de

madame la comtesse est là-haut... oui... en l'air, sur la balançoire... Ah non, la voilà !

Arabella entre poursuivie par Freslay.

JOÉ.

Ah ! Bella !

ARABELLA.

O Joé ! *Joé dear! Oh! dear fellow! How do do?... Let me!* Freslay... (A Joé.) *Is it you, foncy!...* Mais laissez-moi donc, monsieur de Freslay... (A Joé.) *Oh! I am awfully glad to see you!...* Et moi qui vous croyais dans l'Inde... Et depuis quand en France?

De Freslay écoute.

JOÉ.

Depuis ce matin.

ARABELLA.

Comment nous avez-vous découverts?

JOÉ.

Par le *Figaro*. J'ai lu qu'il y avait fête chez vous, je suis venu.

ARABELLA.

Et Betty?

JOÉ.

Ma sœur est restée à Bombay.

ARABELLA.

Et votre père?

JOÉ.

Il est en Suède, le vieux, il voyage.

ARABELLA.

Et vos frères?

JOÉ.

Par-ci, par-là, je ne sais pas.

ARABELLA.

Et votre femme?

JOÉ.

Je ne suis pas marié.

ARABELLA.

Pas encore?

JOÉ.

Pas du tout.

ARABELLA.

Oh! *dear*, venez voir le colonel. — (Arthur repasse parmi les joueurs. — Cris.) Arthur! *Again! — Will you come here. I will tell your mama... silly boy!*

JOÉ.

C'est votre fils?

ARABELLA.

Oh! non, c'est celui de Julia... Moi, je ne suis pas mariée non plus... Venez voir mon père, *dear* Joé.

Ils entrent au jardin.

DE FRESLAY, les suivant.

Eh! bien, eh bien... Je ne suis pas marié, vous n'êtes pas marié... mais c'est de la concurrence cela... et sérieuse... ah mais!... ah! mais!...

SCÈNE IV

DE SAUVES seul, puis ARTHUR. Les autres personnages sont dans le jardin.

DE SAUVES, nerveusement gai.

Ah! je m'ennuie!... Ah! je suis seul!... Ah! je suis vieux!... Parbleu, madame, nous allons voir si les autres sont de votre avis... Ah çà!... je suis entré comme dans un moulin, moi... Fondreton m'a dit la maison du général Lorris; c'est pourtant bien elle... Voyons, voyons! beaucoup de fleurs, des malles dans le salon, des préparatifs de fête. (Un domestique passe au fond portant des pièces d'artifice.) et personne pour vous recevoir!... Allons, allons, ça doit être ici!... Pas une figure de connaissance! Il est vrai qu'en six mois, dans ce monde-là... Ah! l'album... (Il ouvre un album qui est sur la table et en regarde les portraits.) je reconnais l'album. Je dois être là-dedans, moi... Don Carlos, — Judic, — de Chambord, — Capoul... toutes les célébrités... l'album de l'étranger!... je n'y suis plus... Enfin, je suis chez elle... Ah! bien oui, mais... (Cris des joueurs. — Arthur passe en courant dans le salon avec son cerceau.) Ah! Arthur! voilà l'enfant... Arthur! Arthur!

Il essaie de l'arrêter.

ARTHUR, se débattant, il parle moitié anglais, moitié français.

Non! laissez-moi jouer!

DE SAUVES.

Où est ta maman?

ARTHUR.

Laissez-moi, je ne sais pas.

DE SAUVES.

Mais attends donc, Arthur!... regarde-moi donc!... Comment! tu ne reconnais pas ton ami Albert!

ARTHUR.

Non! laissez-moi jouer... laissez-moi donc!

Il s'échappe.

DE SAUVES.

Décidément il ne me reconnaît pas!... Peuh! il voit tant de monde... Ah çà! mais il faut pourtant...

SCÈNE V

DE SAUVES, UN INCONNU.

UN INCONNU.

Pardon, monsieur, la comtesse Wacker, s'il vous plaît?

DE SAUVES.

Il paraît que c'est ici, monsieur.

L'INCONNU.

Ah! il paraît...

DE SAUVES.

Oui... seulement, il paraît qu'elle n'y est pas.

L'INCONNU.

Ah!... merci, monsieur, et pardon.

DE SAUVES.

Comment donc, monsieur!

L'INCONNU, saluant.

Monsieur!

Il sort.

DE SAUVES, *saluant.*

Monsieur!... Pas chez elle, le jour de sa fête!... Allons, rien n'est changé... Et ce monsieur qui ne connaît pas... (*Il rit.*) Non! c'est amusant!... (*Changeant de ton.*) J'ai envie de m'en aller, moi...

SCÈNE VI

DE SAUVES, ARABELLA, *toujours poursuivie par* DE FRESLAY.

ARABELLA.

Mais non! mais non! mais non!

DE FRESLAY.

Je vous tiens!... Écoutez-moi, c'est sérieux.

DE SAUVES.

Arabella!... Enfin! miss Arabella!

ARABELLA.

M. de Sauves!

DE FRESLAY.

Le commandant!

DE SAUVES.

Et Freslay!

DE FRESLAY.

En voilà une rentrée!... Cela va bien, depuis six mois qu'on ne vous a vu?

ARABELLA.

Vous?... c'est vous?

DE SAUVES.

Moi-même, chère miss Arabella.

ARABELLA.

Vous!... Je n'en reviens pas...

DE SAUVES.

Pourquoi?... Est-ce que ce n'est pas la fête de votre cousine?... Eh bien, je viens pour la lui souhaiter.

DE FRESLAY.

Bonne et heureuse! ingrat... Il a un aplomb!... Comment, fugitif, comment, vous n'êtes pas mort, mais vous n'avez pas d'excuse...

DE SAUVES.

Aussi ne s'agit-il pas d'excuse, mais de pardon...

DE FRESLAY.

On m'avait dit que vous vous étiez rangé.

DE SAUVES.

C'est de la diffamation!... Mais votre cousine? où est votre cousine?... comme vous me regardez?...

ARABELLA.

C'est Julia qui va être étonnée!...

DE SAUVES.

Tant mieux! l'étonnement, c'est le commencement de l'amour... Mais dites donc, la fête me paraît... animée... Le programme est-il croustillant, Freslay?

DE FRESLAY.

Je le crois bien!... Dîner, bal, tombola, concert... sans compter la scène lyrique que Fondreton a promise et qu'on attend... car Fondreton a pris votre place ici. Fondreton est le factotum, le régisseur des fêtes et l'entre-

preneur des joies... on ne jure plus que par Fondreton.. Ah! il va bien, votre élève... et aspirant successeur!...

DE SAUVES.

Oh! cela, nous verrons... on va s'amuser, alors, bravo!

DE FRESLAY.

Et vous rentrez comme cela dans vos habitudes... Ah! ce commandant! (Fondreton paraît autour des dames.) Et justement, le voilà! c'est lui!... c'est Fondreton dit le Désiré... Regardez-le dans sa gloire... Il fait mon bonheur à moi, ce savant défroqué, ce jeune homme en retard, ce gendre en rupture de belle-mère... car il est marié aussi, vous savez, miss Arabella.

ARABELLA.

Fondreton! marié?

DE FRESLAY.

Comme elles connaissent leurs invités... cela fait frémir!...

SCÈNE VII

LES MÊMES, FONDRETON, entouré de tout le monde, qui lui parle. — On l'acclame.

FONDRETON.

Pas encore rentrée? Tant mieux!

DE FRESLAY.

Et le compliment, Fondreton! voyons...

FONDRETON.

Je l'apporte, le compliment, je l'apporte.

BENOIT.

Monsieur...

FONDRETON.

Mon pauvre Benoît, mais soyez calme... pas de dîner? Eh bien, on enverra une dépêche à Potel... Pas de couverts? eh bien, il en apportera... Pas de place? Eh bien! on dînera dehors, en plein air... Miss Arabella, je me couche à vos pieds... Colonel!... Docteur!... Ah! baronne, je ne vous voyais pas, pardon... Ah! elle n'est pas rentrée?... Parfait! nous pourrons préparer notre surprise à loisir... Ah! d'abord, il s'agit de s'amuser, hein?...

TOUT LE MONDE.

Oui, certainement!... Voyons!... bravo!...

DE FRESLAY.

Non! mais est-il à son affaire?... Est-il beau?... voyons ce compliment...

TOUT LE MONDE.

Oui... oui...

FONDRETON.

Mais, je le cherche! c'est qu'il faut se dépêcher. (A part.) Ma belle-mère voulait m'atteler à son whist... j'ai dit que j'avais mal à la tête et je me suis évadé subrepticement... (Haut.) C'est drôle, depuis quelque temps, je ne sais pas comment ça se fait, tout se perd dans mes poches. Ah! ah! non, cela c'est la facture de Lahirel, du bracelet... (A part.) Oh! Dieu! si elle savait qu'à deux pas d'elle... et ma femme donc... (Haut, tirant un papier de sa poche.) Ah!... voilà le fruit de mes veilles!

TOUT LE MONDE.

Voyons!... voyons!... écoutons!... lisez!...

FONDRETON.

Un moment!... Ah! le piano est arrivé... Bon! maintenant, il me faut le pianiste!

QUELQUES VOIX.

Comment?... c'est en musique?...

FONDRETON.

Mais certainement!... nous allons répéter tous!...

TOUS.

Répéter!... mais c'est charmant!... charmant... vous êtes charmant!...

FONDRETON.

Oh! baronne!... miss Arabella!... Vite! vite! Riballi!... où est Riballi?...

DE FRESLAY.

Il est dans le jardin, je l'ai vu... pas bien loin de la princesse Olgorouzoff.

FONDRETON.

Qu'on le saisisse et qu'on l'amène!... Ah! miss Arabella, pour la tombola, les lots sont arrivés; vous les avez vus... j'ai même ajouté un feu d'artifice avec un transparent et illuminations en verres de couleurs, feux de bengale, etc..., etc... Quant à l'orchestre, la comtesse m'a dit qu'elle se chargeait de la musique... pas grande confiance!... Enfin... et maintenant... Riballi, vite, n'est-ce pas?

TOUS.

Oui!... oui!...

Quelques-uns sortent dans le jardin. — D'autres restent en groupe au fond du salon.

FONDRETON, sur le devant de la scène sans voir de Sauves.

Comptons... la tombola! le feu d'artifice, le concert, le

compliment! c'est fait! Pour le dîner, l'argenterie, etc..., nous verrons plus tard... je crois que c'est tout... ouf! (Il se jette sur un siège.) C'est égal, je suis mieux ici qu'à côté... où peut-on être mieux que loin de sa famille!... Pas assez loin ici, c'est dangereux!... voyons, dans une demi-heure, mon mal de tête est passé, je rentre, je m'habille, j'attends la nuit... à sept heures, je fais atteler, j'embrasse ma femme, j'embrasse ma belle-mère!... ma belle-mère aussi... tant pis!... tant pis!... et je pars pour la chasse de Vaugrignon... très bien!... Arrivé au bas de la côte, je descends, la voiture file sur Paris, et je rentre ici clandestinement avec mon bouquet monstre et le bracelet de Lahirel... Parfait... mais que de complications! que d'émotions! que de dangers! Bah! c'est ça la vie... la seule vie, la grande vie... la voilà la vie!... (Apercevant de Sauves assis à l'écart.) Albert! vous ici! Comment! je vous laisse à la porte de madame de Sauves et je vous retrouve...

DE SAUVES.

Savez-vous ce qu'après huit jours de repentir sincère, madame de Sauves a répondu à mes offres loyales?

FONDRETON, à part.

Désaubiers était là, je m'en doute.

DE SAUVES.

Elle m'a trouvé vieilli.

FONDRETON.

Vieilli!... mais nous avons le même âge, à quelques années près... Ah! elle vous a... Eh bien! tenez! tant mieux!... Oui, oui, tant mieux pour vous... que diable retourniez-vous faire dans la galère conjugale?... Allons! voyons, mon commandant, oublions cela! Laissons cela! c'est six mois de perdus, voilà tout!... Mettons que vous avez été malade et n'en parlons plus... c'était une... *ménagite* aiguë! Mais vous voilà guéri, grâce à

elle, c'est au mieux! Effaçons tout et recommençons!... A cette heure, il ne s'agit plus que de s'amuser.

DE SAUVES.

Toujours gaie alors la maison?

FONDRETON, exalté.

Oh! c'est-à-dire que ce n'est pas une maison, c'est tout ce que vous voudrez... une fabrique de petites fêtes, l'agence des ris et des jeux, les docks de la galanterie!... Ce n'est pas un monde, c'est un échantillon de tous les mondes, un terrain vague et neutre, qui tient du salon par l'élégance, de l'atelier par le sans-gêne et du passage par l'encombrement... car il en passe! il en passe! des Italiens bruns, des Espagnols bleus, des Indiens jaunes, des Anglais roses, des Américains rouges et des Parisiens verts... Elle a tant voyagé la comtesse!... Et des femmes!... depuis la vraie jeune fille à marier, jusqu'à la fausse veuve, depuis la femme honnête, jusqu'à l'honnête femme... et dans un pêle-mêle, des princes et des journalistes, des diplomates et des pionniers, des généraux péruviens et des membres de l'Institut; tout, on invite tout... à la rencontre... ici et là, au hasard, à coups de Bottin, surtout... surtout des gens célèbres... Oh! les gens célèbres!... c'est le dada des étrangers... voilà sept fois que nous invitons Lecocq et quatorze fois M. Renan, mais... ils ne viennent pas!

DE SAUVES.

Et elle, la comtesse... elle est toujours belle, n'est-ce pas?

FONDRETON.

Si elle est... Ah! c'est un autre genre de beauté que ma belle-mère... Mais elle est très belle...et un entrain... O Dieu, et un diable au corps, et un aplomb... elle m'intimide, elle m'éblouit, elle m'abrutit!

DE SAUVES.

Eh bien! mon cher, il faut qu'avant huit jours on sache qu'auprès de la comtesse, j'ai repris ma place.

FONDRETON.

Vous?...

DE SAUVES.

Il faut que madame de Sauves apprenne qu'elle ne m'a ni désolé par ses refus, ni déprécié par son dédain...

FONDRETON.

Il faut!... il faut!... Ah çà! eh bien, et moi?

DE SAUVES.

Vous, mon bon Fondreton?

FONDRETON.

Oui, oui, moi!... Comment! vous me présentez ici et vous me dites... Allez!... Moi, dame, je... c'est-à-dire, je ne vais pas précisément... non!... D'abord! je manque d'habitude, et puis elle m'abrutit je vous dis, cette femme, c'est vrai... elle a des yeux... et moi, dans ces moments-là, je patauge, je ne sais plus... mon latin me revient!!!... Mais néanmoins, je me suis avancé, et alors, vous revenez me dire... Otez-vous de là que... Oh! mais non... Ah! mais! nous lutterons, pas plus tard que ce soir, je brûle mes vaisseaux... Moi, d'abord!... Oui, tout à l'heure, dès qu'elle sera rentrée... Nous verrons qui l'emportera de l'élève ou du maître!

DE SAUVES.

Soit!... nous verrons si j'ai vieilli!... Les voilà tous... silence!...

SCÈNE VIII

Les Mêmes, RIBALLI, LA PRINCESSE OLGOROUZOFF, Les Invités.

DE FRESLAY.

Poète! voilà le maëstro!

FONDRETON.

Ah! Riballi, à ce bois sonore; tout de suite... Tiens!... Qu'est-ce que vous avez donc là?...

Il lui montre son épaule droite qui est toute blanche.

RIBALLI.

Quoi!... où donc?...

FONDRETON.

Mais là... voyez donc, princesse... sur... (Il s'aperçoit que la joue gauche de la princesse est dégarnie de poudre de riz.) Ah! non, très bien... pardon!... rien... ce n'est rien. (A part.) De l'influence de la musique sur les mœurs... Un article d'après des documents inédits. (Il installe Riballi au piano.) Mettez-vous là... et maintenant tout le monde au théâtre... Miss Arabella! baronne! docteur! messieurs! voyons colonel...

LE COLONEL.

But I can't speak french!

FONDRETON.

Bah! vous chanterez en anglais!... cela ne fait rien!... dans la masse... de Sauves!... voyons au théâtre! vite!... puisque par un hasard providentiel, quoique fréquent, la maîtresse de céans n'est pas là... profitons-en! Je n'ai

plus que vingt minutes!... Eh bien! de Sauves... allons donc! voyons!... cette gaieté!... au fait, non, restez là! Vous figurerez la comtesse, vous... Ah!... j'oubliais... Benoît!

BENOIT.

Monsieur!

FONDRETON.

En vedette! et si elle rentrait, avertissez-nous!...

BENOIT.

Oui, monsieur!

Benoit s'éloigne.

FONDRETON.

Et dans ce cas, nous filons dans la serre, sans qu'elle nous voie, pour y continuer les répétitions... c'est dit?...

TOUS.

Mais oui!... mais oui!... le compliment!... Il nous fait languir... allons donc!

FONDRETON, modestement.

O mon Dieu! c'est peu de chose... quelques solis... un chœur... je n'ai pas eu le temps de faire une tragédie en cinq actes, vous comprenez! voilà!... D'abord la mise en scène... prenez chacun un bouquet à la main.

TOUT LE MONDE.

Un bouquet!... Comment!... Tiens!... pourquoi?...

FONDRETON, indiquant et leur donnant les bouquets qui sont sur la table.

Prenez, prenez!... Là!... Et puis, les dames à ma droite, sur un rang, s'il vous plaît!... Très bien!... Vous, messieurs, ici, c'est cela, en face de madame Wacker... nous supposons qu'elle est là... Les hommes sont entrés de ce côté, les dames de l'autre... Moi je suis en tête, et m'a-

dressant à elle, je chante... Attention, Riballi, sur un air de polka ; vous savez !... ta ! ta ! ta ! ta !

RIBALLI.

Oui, oui ! c'est bien, je sais !... Quelle musique !...

TOUS.

Oui ! mais oui !... c'est entendu ! il nous fait languir...

FONDRETON.

(Parlé.) Chœur des invités.

Il chante sans le piano.

Je vous apporte ce bouquet
Frais et coquet,
Pour votre fête
Qui s'apprête,
Il n'est pas beau, mais il sent bon,
N'envisagez d'ailleurs que la bonne intention.

Exclamations, rires.

EN CHŒUR.

TOUS, *avec le piano.*

Je vous apporte ce bouquet
Frais et coquet,
Pour votre fête...

BENOIT, *entrant vivement.*

Madame la comtesse !...

Déroute générale, les uns vont à la balançoire, les autres au crocket, les autres à la cible, et refont à peu près le tableau du lever du rideau.

FONDRETON.

Le rendez-vous dans la serre ! pour répéter !... allez dans la serre !...

SCÈNE IX

LES MÊMES, LA COMTESSE, JULIA WACKER, donnant le bras à M. DE HERLER.

JULIA, léger accent anglais. Elle entre en riant.

Ah! ah! ah! ah! que je vous demande pardon!... Ah! Herler, n'est-ce pas drôle?... Je ne retrouvais plus ma maison... figurez-vous... je ne l'avais vue qu'hier à la nuit... obligée de m'y faire conduire par des paysans... Princesse! oh! je vous demande pardon!... monsieur de Herler! que j'ai rencontré aux courses et que je ramène... Vous vous connaissez... je vous reçois dans le déménagement!... Excusez-moi!... Ah! il y a des chaises aujourd'hui au moins!... Ah! et le piano... bonjour, Riballi... docteur... colonel... Ah! Lizzy, Worth a-t-il envoyé les robes?

LIZZY.

Oui, madame la comtesse. (Donnant une lettre à madame Wacker.) Du général...

JULIA, l'ouvrant.

Ah! voyons... (Elle en tire des cartes.) Ah! Arabella!... des billets pour Versailles.

Arabella vient prendre les billets.

LIZZY, bas, rapidement.

M. de Sauves est ici.

JULIA, de même, tout en continuant de lire.

Je l'ai vu. Ah! il les enverra à cinq heures, très bien!... Les deux robes, Lizzy?

LIZZY.

Oui, madame.

JULIA.

Oh! je vais les voir... Oh! Joé!... comment! vous êtes en France?... Bonjour.

JOÉ.

Bonjour.

JULIA.

Et votre père?

JOÉ.

Il voyage...

JULIA, à Lizzy.

Elles sont dans ma chambre?

LIZZY.

Oui, madame.

JULIA.

Très bien!... (A une dame qui vient à elle.) Bonjour, chère madame...(A Joé.) Et votre cousin Wild?...

JOÉ.

Il est mort.

JULIA.

Ah! Je vais les essayer et je reviens... je vous demande encore pardon d'arriver si tard, mais après l'exécution... Oh! figurez-vous, cette exécution... c'est horrible... on ne voit rien du tout... nous avons été déjeuner tous à la *Porte jaune*, et puis...

ARTHUR, accourant se jeter dans ses bras.

Mama...

JULIA, le caressant légèrement.

Ah! Arthur *dear! kiss me love!*... et puis, nous avons

été visiter les égouts avec les billets du général, (Arthur insiste pour se faire caresser.) oui, oui... *little rogue, charming*... (Changeant de ton et avec impatience.) Oui, oui, allez jouer, laissez-moi... (L'enfant sort.) Et puis nous avons été nous faire photographier chez Vallery!

DE FRESLAY.

Tous en chœur, chère madame?

JULIA.

Ah! Freslay... Bonjour!... Oui, tous les onze, figurez-vous, colorié! C'est très joli... et puis, comme il y avait courses à Longchamps, nous avons été... et en revenant au skating voir les cocottes.

DE FRESLAY.

Pour vous reposer.

JULIA.

Oui! oui!... Aussi je suis... oui... comment dites-vous?... éreintée... Tiens, une balançoire? Qui est-ce qui veut me balancer?

TOUS.

Moi! moi! moi!

FONDRETON.

Quelle nature, hein! Quelle sève!...

DE SAUVES.

Oui... elle est toujours aussi folle!

JULIA.

Au fait, non!... Tout à l'heure quand j'aurai vu mes robes.

FONDRETON, aux invités, mystérieusement.

Dans la serre, tous!...

JULIA, le rencontrant devant elle.

Ah! Fondreton!... Voilà le bon Fondreton!... Ah ! nous allons nous amuser aujourd'hui, n'est-ce pas?

FONDRETON, avec intention.

Je l'espère, chère madame Julia.

JULIA.

Ah! Julia!... C'est vrai... c'est ma fête aujourd'hui!... C'est ma fête!...

FONDRETON.

Vous l'aviez oublié?

JULIA.

Non, mais je n'y pensais plus... au fait!... Eh bien! mais alors et le dîner?...

FONDRETON.

Ah! celui-là, vous l'avez oublié, par exemple!

JULIA, éclatant de rire.

Ah! ah! j'ai oublié le dîner... Comment faire?... Oh ! Fondreton.

FONDRETON.

Soyez tranquille, à huit heures tout sera prêt!... Ne suis-je pas là?

JULIA.

Oh! cher Fondreton... Vous êtes une providence, une... un... *perfect gentleman*...

FONDRETON.

Oh! comtesse!... (Bas avec émotion.) Chère Julia!...

JULIA.

Chère Julia... Il est drôle!...

FONDRETON, bas.

Il faut que je vous parle.

JULIA.

Eh bien! parlez...

FONDRETON, de même.

A vous seule...

JULIA, s'échappant.

Oui, alors plus tard, n'est-ce pas... je reviens...

Elle rencontre de Sauves qui l'attendait.

DE SAUVES, saluant.

Madame !

JULIA, ironique et le toisant des pieds à la tête.

Ah! c'est vous...

DE SAUVES.

Je suis venu...

JULIA.

Revenu, vous voulez dire... oui, je vois... Alors, vous allez bien?... Allons, tant mieux, tant mieux... (A Lizzy.) Et mes sonnettes, Lizzy, a-t-on posé mes sonnettes, enfin?

LIZZY.

Oui, madame, partout...

JULIA

Partout!... Ah! je suis contente... aussi dans ma chambre?

LIZZY.

Oui, madame.

DE SAUVES, bas à la comtesse Wacker.

Julia, il faut que je vous parle.

JULIA, à Lizzy.

Et vont-elles bien, Lizzy?...

LIZZY.

Je ne sais pas, madame la comtesse.

DE SAUVES, bas.

Je vous en prie.

JULIA, à Lizzy.

Je vais les essayer... Ah! elles sont posées, je suis contente!... Je vais voir et je reviens... Oh! nous allons rire, n'est-ce pas, Fondreton, pour ma fête?... Je reviens!...

Elle entre dans la chambre de droite.

SCÈNE X

DE SAUVES, FONDRETON.

Les autres sont au jardin.

FONDRETON.

Frrt!... frrt!... elle entre! elle sort!... Frrt!... frrt! Non, mais quelle nature!... (Aux invités.) Vite, vite! dans la serre...Voilà le manuscrit... Freslay!... Allez! je vous rejoins... Elle avait oublié que c'était sa fête... Ah! ce n'est pas une Parisienne qui... Vite! allez répéter, je vous suis... (Les invités sortent. Les domestiques ferment les portes du salon sur eux. — Revenant à de Sauves avec lequel il reste seul.) Eh bien, dites donc... dites donc! pas d'enthousiasme... Vous allez bien? Allons, tant mieux... Et mes sonnettes... Ah! ah!... Je la trouve froide.

DE SAUVES.

Mais êtes-vous sûr que depuis six mois, personne?...

FONDRETON.

Mais, non, personne. (De Sauves examine les cartes qui sont sur la table.) Qu'est-ce que vous faites là?

DE SAUVES.

Je prends mes informations. C'est dans un intérêt commun, vous savez. Renseignez-moi. (Lisant.) « Madame » Nunez... Baronne Brunner... » La princesse... Ah! Freslay!... Toujours pour miss Arabella, celui-là.

FONDRETON.

Toujours!... Il joue la difficulté...

DE SAUVES.

Et Riballi?

FONDRETON, montrant son épaule.

Il a quelque chose là, pour la princesse.

DE SAUVES.

Le docteur Roublerd.

FONDRETON.

Son médecin? il est toujours malade.

DE SAUVES.

Voyons, voyons... Fondreton... Au fait et vous?

FONDRETON.

Oh! moi plus tard et séparément, moi.

DE SAUVES.

Ah! le général Lorris... Eh! eh! dites donc...

FONDRETON.

Oh! pas d'importance.

DE SAUVES.

Pardon, je connais le général, diable!

FONDRETON.

Non, je vous dis... il fournit la maison de billets pour les monuments publics, les bals officiels, les revues, les cérémonies... c'est sa spécialité.

DE SAUVES.

Comme la vôtre est le ménage. Il ne lui a pas encore envoyé sa musique, au moins?

FONDRETON.

Sa musique?...

DE SAUVES.

Oui, une musique de régiment.

FONDRETON.

Pourquoi ça?

DE SAUVES.

Ah! mon cher... c'est que quand le général Lorris envoie sa musique chez une femme, c'est signe que... Enfin, on est à peu près fixé... Toute l'armée connaît cela... Jamais, alors?

FONDRETON.

Jamais.

DE SAUVES.

Non!... Alors tout va bien, et sauf erreur ou omission je ne vois guère que moi et vous... et encore, vous...

FONDRETON.

Comment moi?... nous allons voir.

DE SAUVES.

Nous allons voir. (Sonnette.) Hein? Qu'est-ce que c'est que ça? (La comtesse Wacker entre.) C'est elle!

SCÈNE XI

LES MÊMES, LA COMTESSE JULIA WACKER.

JULIA.

Est-ce qu'elle a sonné?... (A part.) Tous les deux encore! Ah!

DE SAUVES, bas à la comtesse Wacker.

Éloignez-le!

JULIA, à part.

Ah! mais, ils sont ennuyeux!

FONDRETON, bas à la comtesse Wacker.

Madame...

JULIA, le poussant vers la chambre de droite.

Oui... Oh! mais, je vous prie, allez dans ma chambre.

FONDRETON.

Moi... mais...

JULIA.

Tout de suite... que j'entende si elle sonne... je vous prie... Fondreton... Vous me refusez?

FONDRETON.

Moi?... Oh! belle dame, j'y vais... (A part.) Ses sonnettes... Elle est excentrique!... (Bas.) Pendant ce temps-là, renvoyez-le.

JULIA.

Oui... oui... allez.

DE SAUVES.

Allez, allez, mon bon Fondreton.

FONDRETON, à part.

Oh! mais, je reviendrai.

DE SAUVES, bas à Julia.

Merci.

JULIA, à de Sauves le poussant vers la chambre de gauche.

Et vous dans le salon, n'est-ce pas?

DE SAUVES.

Comment?

FONDRETON, à part.

Bravo!

JULIA.

Que j'entende si cela sonne aussi du salon... Oh!... allez, je vous prie.

FONDRETON.

Allez, mon capitaine, allez.

DE SAUVES, à part.

A cause de lui, je comprends.

Il entre à gauche.

JULIA.

Fondreton...

FONDRETON.

Voilà, voilà!...

Il entre à droite.

JULIA, seule.

Et maintenant, sonnez, sonnez!...

Elle va pour sortir. — Entre de Sauves.

SCÈNE XII

LA COMTESSE JULIA WACKER, DE SAUVES.

DE SAUVES, sortant de la porte de gauche et lui barrant le passage.

Julia!...

JULIA.

Eh bien? qu'est-ce que vous?... Oh! je vous prie...

DE SAUVES.

Julia, écoutez-moi.

JULIA.

Oh! non, non...

DE SAUVES.

Vous m'en voulez de mon absence. Vous n'en savez pas la cause...

JULIA.

Mais si!... Je sais très bien la cause... Vous m'avez .. comment dites-vous cela... lâchée!... oui, n'est-ce pas... lâchée...

DE SAUVES.

Mais...

JULIA.

Oui, pour votre femme, je sais...

DE SAUVES.

Oh!...

JULIA.

Si! si! Elle est très jolie, votre femme... la petite

veuve... Je la connais, je l'ai vue... Oh! sans qu'elle me voie... Vous avez déjà peur. Je vous dis que je sais très bien et même beaucoup de choses que vous ne savez pas probablement... et alors, vous venez... je vous trouve un peu impertinent, vous savez?... Et pourquoi venez-vous?... Peut-être elle vous a lâché aussi, hein?

DE SAUVES, riant d'un rire forcé.

Ah! ah! ceci...

JULIA.

Non, vous n'avez pas envie de rire...

Elle va vers la porte de droite.

DE SAUVES, se mettant devant elle.

Écoutez-moi!

JULIA.

Si vous m'empêchez... Fondreton va venir.

DE SAUVES.

Oh! quelle femme insaisissable vous êtes! Laissez-moi au moins me justifier... Eh bien, oui, j'ai voulu vous fuir, vous oublier...

JULIA.

Oui.

DE SAUVES.

Mais, vous voyez bien que je ne l'ai pas pu.

JULIA.

Non.

DE SAUVES.

C'est vrai, je suis coupable, j'ai mal agi, je m'en accuse. (On entend la sonnette de droite. — A part.) Allons, bon! (Haut.) Mais puisque je reviens humilié, vaincu, vous entendez...

JULIA, montrant la sonnette.

J'entends très bien, laissez-moi... ou il va venir...

DE SAUVES.

Ah! toujours la même!... jamais sérieuse...

JULIA.

Vous êtes bien sûr?...

DE SAUVES.

Voyons, Julia...

JULIA.

Ah! mais, pourquoi ne voulez-vous pas aller? Il va venir et nous trouver... Ce n'est pas convenable.

DE SAUVES.

J'y vais... mais, pour Dieu! écoutez-moi!... Je vous jure qu'à cette heure, je suis sincère, vous entendez, à cette heure!... que je ne pense, que je ne veux plus... que je ne peux plus... penser qu'à vous, à vous seule. (Sonnette.) Qu'il n'y a plus dans mon cœur... (Sonnette.) place pour les lâchetés. (Sonnette persistante.) pour les... pour les... pour un... (La sonnette continue.) Ah ! au diable!...

Julia éclate de rire.

JULIA, riant toujours.

Cette déclaration à la sonnette!

DE SAUVES.

Ah! tenez! vous n'avez pas de cœur!...

JULIA, reprenant son sérieux.

Ah! mais vous n'êtes plus drôle, vous savez... Vous étiez si gai autrefois... vous êtes devenu lyrique...

DE SAUVES.

Lyrique! alors, je n'ai plus la note! Je la reprendrai, soyez tranquille... En attendant, je veux...

JULIA, le poussant vers la chambre de gauche.

Oui, oui, nous reparlerons de cela plus tard... mais allez, je vous prie... Plus tard...

DE SAUVES.

Ce soir?

JULIA.

Oui, ce soir.

DE SAUVES.

Après le dîner, dans la serre?

JULIA.

Dans la serre, oui... (Sonnette.) Il va venir, vous savez...

Elle le pousse vers la gauche.

DE SAUVES.

Vous y serez?

JULIA, le poussant toujours à gauche.

Mais certainement!... Que vous êtes enfant!...

DE SAUVES, lui baisant la main.

Ce soir, Julia?

JULIA.

Oui, baisez ma main... C'est cela... oui!... (Elle le fait entrer à gauche et referme la porte. — Seule.) Oh! mais, ce revenant est insupportable!

Elle va pour sortir, Fondreton sort de la chambre de droite.

SCÈNE XIII

LA COMTESSE JULIA WACKER, FONDRETON.

FONDRETON, sortant de la porte de droite. — Il est horriblement ému.

Madame!...

JULIA

Allons! à l'autre!... Qu'est-ce que vous me voulez?... oyons...

FONDRETON.

C'est que vous ne veniez pas, alors... (A part.) Maudit tremblement!... (Haut.) Écoutez-moi, comtesse... chère Julia!...

JULIA.

Chère Julia... Eh bien! quoi?

FONDRETON, très troublé.

Cur nescire, pudens prave... (A part.) Oh! mon latin!...

JULIA.

Hein? Qu'est-ce qu'il dit?

FONDRETON.

Je disais... je... décidément, j'enverrai une dépêche à Potel pour le dîner... C'est encore le plus simple...

JULIA.

Oui.

FONDRETON.

Quant au concert, vous vous êtes chargée des musiciens, vous me l'avez dit...

JULIA.

Oui! alors c'est pour cela!...

FONDRETON.

Eh bien! non, ce n'est pas pour cela!... Julia... (A part.) Tant pis!... (Haut.) Chère Julia... (On entend la sonnette à gauche. —A part.) Allons, bon! La sonnette!... Je ne pourrai jamais...

JULIA.

M. de Sauves va revenir, vous savez?

FONDRETON.

Mais je ne peux pourtant pas, en deux mots... *Breviter*... (A part.) Encore! (Haut, résolument.) Eh bien! si, en deux mots... Julia, je vous aime!...

JULIA.

Oh! Fondreton... vous aussi?... Vous étiez si gentil! oh! c'est insupportable!...

FONDRETON.

Permettez!... vous m'aviez promis...

JULIA.

Oh! non... permis... Je suis étrangère, — mais je connais le français et les Français aussi!... (Sonnette.) Il va venir et nous trouver, Fondreton; vous voulez donc me compromettre...

FONDRETON.

Vous compromettre... moi... oh! comtesse...

JULIA.

Eh bien! allez sonner, je vous prie.

FONDRETON.

Mais... je ne fais que ça depuis dix minutes.

JULIA, le poussant vers la droite.

Je n'ai pas entendu... ah! allez... Vous ne voulez pas?...

FONDRETON.

Si... mais il faut... je veux absolument...

JULIA, le poussant toujours.

Oui... oui... eh bien, ce soir...

FONDRETON.

Ah! ce soir...

JULIA.

Après le dîner, dans la serre...

FONDRETON.

Oui... ah! oui... dans la serre.

JULIA, le poussant toujours.

C'est cela, allez!...

Sonnette.

FONDRETON, ivre de joie.

Ce soir?

JULIA.

Mais, allez donc! (Elle referme sur lui la porte de droite. — Seule.) Et celui-là aussi est insupportable!... mais ils sont ennuyeux tous deux!...

LIZZY, entrant précipitamment.

Les voilà, madame... à cinq heures, juste!

JULIA.

Ah! très bien... allons, le général est exact... Ils sont beaucoup, Lizzy?...

Sonnette à gauche, sonnette à droite.

LIZZY, étonnée.

Mais, madame...

JULIA.

Rien... ce n'est rien!... Ils sont beaucoup?...

Sonnette à droite.

LIZZY.

Une vingtaine au moins!...

Sonnettes furieuses à droite et à gauche.

JULIA.

Oh! j'y vais!... (Les sonnettes continuent.) Oui... oui... sonnez, sonnez!...

Elles sortent.

SCÈNE XIV

FONDRETON, sortant de la porte de droite, DE SAUVES, sortant de la porte de gauche. — Ils se regardent. — Silence.

FONDRETON, triomphant.

Eh bien?

DE SAUVES, ironique.

Eh bien?

FONDRETON.

Dites donc, vous sonniez consciencieusement, vous, tout à l'heure?

DE SAUVES.

Ah! ah! Alors, vous êtes venu aussi, vous?

FONDRETON.

Je suis venu... Et je lui ai parlé... et parfaitement! C'est-à-dire!... parfaitement... Enfin! pour un début, je ne suis pas mécontent, et sans révéler ce qu'un galant homme doit taire...

DE SAUVES.

Ce bon Fondreton!...

FONDRETON, piqué.

Mon pauvre de Sauves, il ne faudrait pourtant pas croire que vous seul... (De Sauves sourit.) Enfin, puisque je vous dis... Voulez-vous parier qu'avant demain... vous entendez?

DE SAUVES.

Non!

FONDRETON.

Comment, non?

DE SAUVES.

Non, je vous dis.

FONDRETON.

Alors, ce serait vous?

DE SAUVES

Oui!...

FONDRETON.

Vous?...

DE SAUVES.

Moi!

FONDRETON, s'animant.

Eh bien! moi, je prétends que moi...

DE SAUVES, de même.

Ah! mais, moi, je vous affirme que moi...

Discussion vive. — Explosion de musique militaire à la cantonade.

TOUS DEUX, stupéfaits, s'arrêtant.

Hein?

DE SAUVES.

La musique!...

FONDRETON.

Du général!...

DE SAUVES.

Eh bien! tenez, mon ami, ce n'est ni l'un, ni l'autre... Voilà le troisième larron.

FONDRETON.

La musique du général! Tiens, tiens! Après tout, rien ne dit...

DE SAUVES.

Si! si! Oh!... quand il envoie sa musique, voyez-vous...

FONDRETON.

Et qu'est-ce que ça me fait à moi, sa musique? Je ne me rendrai pas plus au général qu'au capitaine. Je serai l'aide de camp, voilà tout... Ah! mais, je n'y renonce pas pour cela, moi!

DE SAUVES.

Eh bien! moi, j'y renonce...

FONDRETON.

Vous?...

DE SAUVES.

Ah! j'en ai assez des maisons cosmopolites, des maîtresses nomades, des femmes sans âme et sans cervelle... J'en ai assez du bruit des bavardages, des faux plaisirs, des plaisanteries sans esprit et des galanteries sans cœur, j'en ai assez!... Je connais cela!... Voilà longtemps que je connais cela, j'ai besoin d'autre chose... J'ai besoin de marcher sans courir, de causer sans brailler, de rire sans me tordre... j'ai besoin de respecter la femme que

j'aime et d'être respecté d'elle... Mettons que j'ai vieilli. Elle a raison, j'ai vieilli, là, j'ai vieilli!...

FONDRETON.

Facit indignatio! c'est à M. Juvénal que j'ai l'honneur...

DE SAUVES.

Croyez-moi, Fondreton, cette vie-là n'est plus de notre âge.

FONDRETON.

Ah! mais, parlez pour vous, bon vieillard.

DE SAUVES.

Quittez-la avant qu'elle vous rejette... Retournez au calme, à la soirée tranquille, aux affections vraies, à votre femme, enfin... revenez à elle, croyez-moi, et ne m'imitez pas!

FONDRETON.

De Sauves?... Eh bien! où allez-vous donc? Vous partez?

DE SAUVES.

Moi! Est-ce que je le peux! Est-ce qu'on ne m'a pas renvoyé là? Rivé là? Où je vais? Parbleu! je vais retrouver les autres; je vais m'amuser, puisqu'il faut que je m'amuse; je vais voir si je suis encore assez bête pour m'amuser!

Il sort.

SCÈNE XV

FONDRETON, seul.

Eh bien! moi, je suis encore assez bête pour cela, entendez-vous. Tout ce qui vous ennuie, me charme, tout ce

qui vous fatigue, me ravit. Les soupers, les courses, les bals, tout ce monde et son train, tout cela m'amuse, m'enchante, m'éblouit. Mais, j'ai vingt ans, moi!... Mais, je suis parfaitement heureux, moi! Mais, je n'avais rêvé rien de pareil! Et ces femmes, ces princesses, ces baronnes, ces comtesses avec leurs grandes jupes, leurs petites bottines, leurs épaules pulpeuses, leurs cheveux traînants... oh! les femmes!... Et vous voulez que je retourne à mon principe d'autorité dans les temps préhistoriques! à madame Hébert et à ses bottines en velours! Je ne fais que me mettre à table et vous me dites: Levez-vous donc, Fondreton, je n'ai plus d'appétit... Ah! mais, j'en ai, moi, j'en ai!... Allez-vous-en si vous voulez, moi, je reste, je reste!... c'est-à-dire... je vais chercher mon bouquet et le bracelet de Lahirel... *for ever*... et je reviens... Cinq heures, j'ai juste le temps. Ah! et le dîner... Il faut encore que je passe au télégraphe! Oh! mais vite, alors, vite! Quelle vie, non! quelle vie!... (Il s'élance pour sortir par la baie de gauche et s'arrête effrayé.) Ah! mon Dieu! pas possible!... Berthe! sauve qui peut!...

Il s'échappe par la baie de droite pendant que Désaubiers et madame de Sauves entrent par celle de gauche.

SCÈNE XVI

DÉSAUBIERS, BERTHE DE SAUVES.

DÉSAUBIERS.

Entrez! entrez! nous y sommes... J'ai fait passer ma carte à la comtesse, elle va venir.

BERTHE.

Je suis un peu émue, vous savez... Alors, c'est ici que

respire l'idole de M. Fondreton... à deux pas de sa belle-mère... c'est de l'effronterie !

DÉSAUBIERS.

Hasard pur!... Elle n'est ici que depuis hier...

BERTHE.

C'est donc pour cela!... ces malles dans le salon... drôle de maison... Que de bouquets!

DÉSAUBIERS.

Sainte Julie... c'est sa fête!...

BERTHE.

C'est vrai... elle s'appelle Julia; je m'en souviens... Êtes-vous bien sûr que M. de Sauves ne la voit plus, au moins?... Je ne voudrais pas qu'il pût croire... Oh! qu'il fait chaud!

DÉSAUBIERS, lui avançant un coussin.

Voyons, calmez-vous, asseyez-vous, mettez cela sous vos petits pieds... Vous êtes un peu nerveuse...

BERTHE.

Oui, l'ambassade à présent me paraît singulière.

DÉSAUBIERS.

Je n'ai fait que vous obéir en vous amenant ici... Souvenez-vous de cela... mais il est encore temps, si vous voulez...

BERTHE.

Non, non, tant pis, je reste... Au fond, ma démarche est toute simple... D'ailleurs, c'était un devoir... et urgent... Savez-vous qu'Henriette ne parlait de rien moins que de séparation immédiate? Pauvre petite!... un ménage perdu, deux avenirs brisés... Il fallait empêcher cela, c'était le seul moyen... oui, j'ai bien fait de venir, et puis...

DÉSAUBIERS.

Et puis, vous n'étiez pas fâché de voir...

BERTHE.

L'ex-maîtresse de M. de Sauves, mais, j'en conviens... Elle est jolie?

DÉSAUBIERS.

Moins que vous.

BERTHE.

Ce n'est pas cela que je vous demande... L'est-elle plus qu'Henriette?

DÉSAUBIERS.

Elle a plus de...

BERTHE.

Oui, oui, je comprends... ah! je suis curieuse de la voir... cette dame...

DÉSAUBIERS.

La voici!

BERTHE.

Ne me nommez pas!

DÉSAUBIERS.

Oh!

SCÈNE XVII

LES MÊMES, JULIA.

JULIA, *entrant.*

Ah!... cette musique sous les arbres, ce sera char-

mant!... Oh!... Désaubiers, bonjour... Vous n'avez pas oublié ma fête. Vous êtes tout à fait aimable.

DÉSAUBIERS.

Chère comtesse, je suis venu accompagner madame... une parente à moi.

JULIA, la regardant avec persistance.

Une parente... ah! vraiment... Oh! je suis très contente de vous recevoir... vous avez bien fait de venir, ainsi, sans façons... nous nous amusons ce soir... c'est ma fête!... nous danserons.

DÉSAUBIERS.

Mille remerciements, mais madame n'est pas venue pour cela...

JULIA.

Ah!

DÉSAUBIERS.

Sachant que j'avais l'honneur d'être un peu de vos amis, madame a désiré vous voir, vous parler. Il s'agit d'une chose sérieuse, importante.

JULIA.

Vraiment?

BERTHE.

Rassurez-vous, madame, je ne vous demanderai que dix minutes... si vos occupations toutefois...

JULIA.

Oh! mais tout le temps que vous voudrez... une chose sérieuse... je vous prie, asseyez-vous... importante!... Vous venez peut-être me demander de quêter ou de vendre?... c'est que je suis déjà si patronnesse...

BERTHE.

Non, madame, ce n'est pas cela... et si vous vouliez permettre...

JULIA.

Mais tout de suite!... Oh! vous m'intriguez... vous savez?...

BERTHE, à part.

C'est une femme du monde.

DÉSAUBIERS.

Je vous laisse...

JULIA, bas à Désaubiers.

Je vous fais mes compliments... Très jolie.

DÉSAUBIERS, bas à Julia.

Vous vous trompez, comtesse. Vous ne savez pas de qui vous parlez.

JULIA, bas.

Si! si! je sais très bien!

DÉSAUBIERS, bas.

Ah!

JULIA, bas.

Oui!

DÉSAUBIERS, à part, en s'en allant.

Eh bien! mais ça va aller tout seul, alors.

Il sort.

SCÈNE XVIII

BERTHE, JULIA.

BERTHE, à part.

Elle est belle, cette femme!

JULIA, à part.

Chez moi!... c'est hardi!... (Haut.) Je vous écoute.

BERTHE.

Et d'abord, madame, il faut que je m'excuse de vous enlever ainsi à vos invités.

JULIA.

Du tout, parlez... Ils sont en train de comploter une surprise, je les gênerais... parlez!

BERTHE.

C'est que c'est extrêmement délicat et embarrassant.

JULIA.

Pour vous ou pour moi?

BERTHE.

Mais pour toutes les deux!

JULIA.

Oh! pour moi, ne vous gênez pas!

BERTHE.

C'est que je ne sais comment... ce que je fais est si singulier... Vous parliez de complot tout à l'heure... Eh bien, madame, c'est une sorte de complot que je viens vous proposer.

JULIA.

A moi?... Et contre qui?... Oh! mais, vous m'intriguez tout à fait. Dites vite.

BERTHE.

Voilà... Une jeune femme...

Julia sonne, Berthe s'arrête.

JULIA.

Oh!... pardon, ne faites pas attention. (A Lizzy qui entre.)

Donnez-moi quelque chose, des gâteaux, j'ai faim !... vite, n'est-ce pas? (Lizzy sort, à madame de Sanves.) Une jeune femme... vous disiez...

BERTHE.

Une jeune femme à qui je m'intéresse beaucoup.

JULIA.

Beaucoup, oui...

BERTHE.

Presque une parente... ma marraine.

JULIA.

Oui...

BERTHE.

A épousé il y a huit ans son cousin, un savant, très jeune alors... moins par l'âge que par...

JULIA.

Oui... oui... je comprends... naïf, n'est-ce pas?

BERTHE.

C'était le mot jusqu'à ces derniers temps. Pendant huit ans, cette union a été exemplaire. Rien à dire du mari, il était irréprochable.

Lizzy entre apportant un lunch, et sort.

JULIA, mangeant.

Irréprochable ! vraiment !... Je vous demande pardon encore, je n'ai pas eu le temps de manger depuis dix heures... J'ai très faim... irréprochable. Oh ! un mari ! c'est très rare chez vous, n'est-ce pas?... oh ! chez nous aussi !...

BERTHE.

Mais depuis six mois tout a bien changé... et avec une soudaineté...

JULIA.

Soudaineté?... Qu'est-ce?

BERTHE.

Je veux dire subitement.

JULIA.

Ah!... oui!...

BERTHE.

Et avec d'autant plus de violence qu'elle avait été plus longtemps contenue, sa jeunesse a fait une sorte d'explosion tardive... un véritable coup de foudre! Ce garçon posé, ce travailleur sédentaire, cet époux modèle est devenu tout à coup, le plus jeune des hommes mûrs, le plus dissipé des savants, le plns invisible des maris. A vingt ans, il en avait trente-cinq... à trente-cinq il en a vingt.

JULIA.

Je sais, je sais... mais pourquoi me dites-vous tout cela?...

BERTHE.

C'est que la cause de tout cela, c'est vous, madame.

JULIA.

Oui...

BERTHE.

Oh! la cause involontaire, j'en suis sûre, car vous ne pouvez savoir ce qui se passe. Il n'en est pas moins vrai que pour vôtre société, pour vos plaisirs, pour vous, enfin, quoique à votre insu, le pauvre garçon déserte sa maison, ses études, ses devoirs et que vous êtes sans le savoir, l'auteur d'une situation qui menace de devenir déplorable. Ma marraine, en effet, est exaspérée; après la douleur, la colère est venue, elle parle de séparation, sa mère l'y pousse, et chez nous les mères...

JULIA, toujours mangeant ses sandwichs.

Oui, je sais... les belles-mères... nous avons cela aussi chez nous, mais... Eh bien?

BERTHE.

Eh bien! madame, j'ai pris cette liberté de venir vous trouver pour empêcher ce malheur, certaine que, tout étrange que fût ma démarche, elle ne pouvait être inconvenante vis-à-vis d'une femme du monde comme vous, ni infructueuse vis-à-vis d'une honnête femme... comme vous.

JULIA.

Oui.

BERTHE.

Après tout ce n'est que l'un de vos adorateurs que je vous demande d'exiler, et dans le nombre le vide sera peu sensible; c'est d'ailleurs l'un des plus infimes... vous voyez que comme je vous le disais, c'est un véritable complot... c'est aussi une bonne action... Il s'agit d'empêcher une séparation, de réconcilier un ménage... de renvoyer ce savant à ses livres... et comme cela ne dépend que de votre générosité, j'ai eu la bonne inspiration de compter sur elle.

JULIA, cessant de manger.

Oui, et comment s'appelle-t-il ce savant?

BERTHE.

Il s'appelle Fondreton, madame.

JULIA, étonnée.

Fondreton!... c'est lui, vous êtes sûre?

BERTHE.

Comment?

JULIA.

Non, je veux dire... Ah! c'est pour Fondreton... Mais, il est donc marié?... je ne savais pas.

BERTHE.

Et il vous aime!...

JULIA.

Oh!... cela... oui, je savais, il me l'a dit... C'est très désagréable... mais pas dangereux... Tous les Français disent cela à toutes les femmes... C'est un tic... Alors, il faut le renvoyer. Oh! c'est dommage, il est si drôle... et puis il fait si bien le ménage, le mien... Ah! il est marié!... il ne doit pas être souvent chez lui, c'est vrai... et madame... Fondreton prend cela au tragique. Les Français sont drôles! Pourquoi ne vient-elle pas?... Amenez-la moi? Voulez-vous que je l'invite?...

BERTHE, sèchement.

Ma marraine vit fort sédentaire, madame, et moi de même, madame.

JULIA.

Ah! sédentaire... vous tricotez, oui... Je comprends... Vous ne voulez pas venir chez moi, n'est-ce pas?

BERTHE.

Mais...

JULIA.

Si, dites!... Oh! cela ne fait rien... Les Français ont mauvaise opinion des étrangères, je sais, parce qu'elles voyagent, qu'elles montent à cheval, qu'elles patinent au lieu de tricoter... dites, oh! dites! entre nous.

BERTHE, très froide.

Entre nous... mon Dieu, madame la comtesse, la conversation a pris un tour...

JULIA.

Si! si!... Dites, je vous prie!... Oh! vous pouvez, cela ne fait rien!... Nous autres étrangers, nous venons en France pour nous amuser... mais quant à l'opinion des Français cela nous est égal, voyez!...

BERTHE, à part.

Insolente!

JULIA.

Nous nous en passons très bien.

BERTHE.

Et je crois, madame, que c'est là le bon parti.

JULIA.

Oui, parce que vous pensez du mal, n'est-ce pas? Si! si! Oh! je devine... je ne suis pas très bête, vous savez, quoique étrangère, et quelquefois je comprends mal ce qu'on me dit... mais je comprends toujours très bien ce qu'on ne me dit pas.

BERTHE.

J'en doute, madame.

JULIA.

Vous ne croyez pas... vraiment? c'est pourtant bien facile, je vous assure. Ainsi, vous venez... oh! avec beaucoup de courtoisie dans les termes, me réclamer ce pauvre Fondreton... comme un parapluie perdu, parce qu'il est dans ma maison. Eh bien! ce que vous me dites est très poli, mais ce que vous ne dites pas, n'est pas flatteur du tout pour moi, vous savez!

BERTHE, ironique.

Mon Dieu, madame, vous ne pouvez pas en vouloir plus à nous qu'à bien d'autres, d'ignorer qu'au milieu de toutes les séductions vous n'êtes accessible à aucune, vous qui êtes à la fois si entourée et si seule.

JULIA.

Oh! pardon...

BERTHE, toujours plus ironique.

Entre nous, comme vous me faisiez l'honneur de me le dire tout à l'heure, madame, vous avouerez bien que vous ne pouvez attendre cette confiance, si méritée soit-elle, que de quelqu'un qui vous connaisse bien, de votre mari, par exemple, qui la prouve du reste surabondamment... par son absence...

JULIA, piquée mais toujours souriante.

Oh! c'est méchant ceci!... Mais pourquoi dites-vous que je suis seule, madame? A défaut de mon mari absent, comme le vôtre probablement, n'est-ce pas?... j'ai des parents pour m'accompagner, moi aussi, et qui ne sont pas plus compromettants que le vôtre... moins, peut-être.

BERTHE, se levant.

Je suis madame de Sauves, madame!

JULIA, très calme.

Oui, je le sais bien... Et vous avez voulu faire ma connaissance, n'est-ce pas, madame?

BERTHE, dédaigneusement.

Non, madame, je vous connaissais.

JULIA, se levant à son tour.

Vous vous trompez, madame, vous ne me connaissez pas... Je suis meilleure qu'on ne vous a dit et je vais vous le prouver. Vous pouvez rassurer votre marraine, madame, je lui rendrai son Fondreton... intact! Oui, je rends les maris, moi, quand on me les demande et même quand on ne me les demande pas. (Elle sonne. — Un domestique paraît.) Faites venir M. de Sauves.

BERTHE, suffoquée.

M. de...

JULIA, souriante.

Vous voyez, madame, que je suis généreuse... vous n'en vouliez qu'un, n'est-ce pas?... Eh bien! moi je vous en donne deux, et quoiqu'il ne soit pas plus en danger chez moi que l'autre, (Montrant de Sauves qui entre.) je vous rends celui-ci!...

SCÈNE XIX

LES MÊMES, DE SAUVES, puis un peu après DÉSAUBIERS.

DE SAUVES, accourant.

Julia, vous!... (Apercevant Berthe, il s'arrête foudroyé.) Berthe!...

JULIA, à madame de Sauves.

Je vous le rends... comment dites-vous?... par-dessus le marché.

DE SAUVES, à Berthe.

Vous ici?... vous?... (Apercevant Désaubiers qui entre. — A part.). Désaubiers! Ah! je comprends!

BERTHE, très calme, très digne.

Mon Dieu! madame, de tout ceci, je n'ai compris et retenu qu'une chose, c'est votre bonne volonté à l'égard de ma protégée et votre gracieuse promesse dont je prends acte et vous remercie pour elle. (Mouvement de de Sauves.) Quant à monsieur, il y a méprise; je connais son nom, il est vrai, mais, lui, je ne le connais pas?

DE SAUVES, faisant un pas vers elle.

Berthe!

BERTHE, saluant Julia.

Madame!

Elle sort.

JULIA, la regardant aller d'un air approbateur.

Elle a du pluck, cette petite!

DE SAUVES, bas à Désaubiers.

C'est trop fort! Vous serez chez vous demain, n'est-ce pas, Gontran?

DÉSAUBIERS, s'inclinant.

Puisque vous m'en priez, mon cher Albert. (A part.) Ça, c'était prévu. En attendant, allons voir l'effet.

Il sort.

JULIA, à de Sauves.

On ne me traite pas comme une demoiselle, moi, monsieur de Sauves!

SCÈNE XX

LES MÊMES, TOUS LES INVITÉS.

Tous les invités entrent un bouquet à la main. — Les hommes par la baie du fond, droite. — Les dames par la baie du fond, gauche. — De Freslay par le fond milieu.

JULIA.

Mais, qu'est-ce? Quoi? Freslay!... Ah! c'est la surprise... Nous allons nous amuser, n'est-ce pas, pour ma fête? (Riballi va au piano, les invités se rangent et se préparent pendant le dialogue à voix basse de la comtesse avec de Sauves — A de Sauves.) Eh bien! vous êtes encore là, vous?... (Elle le regarde en riant.) Vous n'êtes pas jaloux, dites-moi?

DE SAUVES, étonné.

Jaloux?

JULIA, toujours ricanant.

Oui, vous laissez votre femme partir comme cela, avec son amant.

DE SAUVES, furieux.

Madame!...

JULIA, avec hauteur.

Hein?...

DE SAUVES, après un moment de colère contenue.

Adieu!

Il sort.

JULIA.

C'est ça!... Adieu! bon voyage!

DE FRESLAY.

Chœur des invités.

TOUS, chantant, avec le piano.

Je vous apporte ce bouquet
Frais et coquet...
Etc.

JULIA, éclatant de rire.

Ah! qu'ils sont bêtes!...

Chacun lui offre des fleurs, la musique militaire éclate à la cantonade, Arthur vient en courant apporter son bouquet à la comtesse entourée de ses invités.

Tableau. — La toile tombe.

ACTE TROISIÈME

Chez madame Hébert. — Intérieur du chalet qu'occupait Lahirel au premier acte. — Portes à droite et à gauche. — Porte-fenêtre ouvrant sur le balcon.

SCÈNE PREMIÈRE

LAHIREL, seul, puis BAPTISTE.

LAHIREL, regardant sa montre.

Six heures, et personne! Où sont-ils donc tous? (Baptiste sort de la chambre de gauche, portant une malle.) Eh bien! c'est fini, Baptiste?

BAPTISTE, tristement.

Monsieur part ce soir, décidément?

LAHIREL.

Après le dîner, oui, par le train de neuf heures... La malle est faite?

BAPTISTE.

Voici la clef, monsieur... Ah! que monsieur me pardonne la liberté que je prends... mais monsieur ne se trouvait donc pas bien ici, alors?

LAHIREL.

Mais si, mais si, mon garçon, très bien... seulement, il le faut!... Descendez ma malle, n'est-ce pas?

BAPTISTE, en soupirant.

Oui, monsieur!

Il sort en emportant la malle.

SCÈNE II

LAHIREL, seul. Il met des effets dans un sac de voyage tout en parlant.

Trop bien, au contraire... J'y suis trop bien, j'engraisse!... En quinze jours, j'ai gagné trois centimètres... Trop bien!... Madame Hébert, malgré ses formes judiciaires, est une bonne femme, en somme, quoi qu'en dise ce dépravé de Fondreton; sa fille Geneviève est charmante, fine, fière, avec un petit air indépendant... et puis elle est gaie, j'aime cela!... Et quant à la cuisine, dame!... ah! c'est mieux fait que chez madame de Boines, décidément... c'est plus... Oui, oui, trop bien!... Raison de plus pour m'en aller.

SCÈNE III

LAHIREL, BAPTISTE.

BAPTISTE, toujours triste.

La malle de monsieur est dans la voiture... Monsieur n'a plus rien à me donner?...

LAHIREL.

Si, cette petite caisse et mes couvertures.

BAPTISTE, les chargeant.

Bien, monsieur!... Pas le sac?...

LAHIREL.

Non, il n'est pas fini... je le descendrai moi-même.

BAPTISTE.

Bien, monsieur!

LAHIREL, à part.

Il me navre! (Haut.) Ah! Baptiste!...

BAPTISTE.

Monsieur?...

LAHIREL.

Savez-vous quand on va dîner?... Je ne vois personne!... Où est tout le monde?...

BAPTISTE.

Mais M. Fondreton est allé prendre l'air.

LAHIREL.

Oui, je sais... (A part.) A côté!... Coquin, va! Il s'en donne de l'air, celui-là.

BAPTISTE.

Madame de Sauves et M. Désaubiers sont sortis aussi.

LAHIREL.

Mais madame Hébert?... Et madame Fondreton?

BAPTISTE.

Et mademoiselle Geneviève?... Ces dames sont dans leur chambre probablement... il y aurait un peu de désarroi ici que cela ne m'étonnerait pas! (Soupirant.) Ah! que monsieur me permette de le dire à monsieur... monsieur laissera ici bien des regrets.

LAHIREL.

Vraiment?

BAPTISTE.

Bien des regrets!

Il sort.

SCÈNE IV

LAHIREL, seul. Il fouille dans sa poche et en tire de l'argent.

Et on vous regrette! Quel joli métier!... Avec cinq louis, je compte sécher ses larmes à celui-là... (Comptant son argent.) Ah! ça, c'est ce qu'il y a de vraiment dur dans les adieux! (Regardant à sa montre.) Six heures dix... Ah! mais, Fondreton va revenir de chez la comtesse, j'espère!... (Il continue à mettre ses effets dans le sac tout en parlant.) En plein jour!... A ce jeu-là... il se fera pincer... J'aurais dû partir avec lui sans attendre le dîner... moi! Bah! je devais bien cela à madame Hébert... D'ailleurs, son niocchi m'intéresse, à cette bonne dame... Si! si! c'est une bonne femme! (Fermant son sac.) Et sa fille a quelque chose de franc, de... Je me plaisais assez ici, moi!... Ah! oui, mais on ne séduit pas Lahirel!... (On frappe.) Entrez!

GENEVIÈVE, derrière la porte.

Ma mère m'envoie vous demander...

LAHIREL, allant la chercher et l'amenant en scène un peu malgré elle.

Entrez, mademoiselle Geneviève! Mais entrez donc, je vous en prie.

SCÈNE V

LAHIREL, GENEVIÈVE.

GENEVIÈVE, avec embarras.

C'est ma mère qui m'envoie vous demander si vous

avez besoin de quelque chose, monsieur Lahirel, puisque décidément vous partez ce soir?... car c'est ce soir, n'est-ce pas?

LAHIREL.

Hélas! oui, mademoiselle.

GENEVIÈVE, malicieusement.

Vous allez à la chasse avec mon beau-frère?...

LAHIREL, à part.

Elle est fine! (Haut.) Malheureusement, non, mademoiselle, je ne vais pas avec lui!... Non! moi, ce sont des affaires qui me rappellent à Paris, des affaires importantes.

GENEVIÈVE.

Ah!

LAHIREL.

Oui. D'ailleurs cela tombe à merveille, j'occupe le pavillon qu'habite madame de Sauves quand elle vient ici. Je pars donc à propos ce soir pour lui céder la place.

GENEVIÈVE.

Oh! il y en avait d'autres... Enfin, vous partez!... (Timidement.) C'est que j'aurais... je voudrais...

LAHIREL.

Aurais-je ce bonheur que vous désiriez quelque chose de moi, mademoiselle? Je suis tout à vos ordres. Une commission pour Paris, sans doute... Un petit paquet à emporter, n'est-ce pas?... Je connais cela...

GENEVIÈVE.

Non!...

LAHIREL.

Ah!... Alors quelque chose à vous envoyer?...

GENEVIÈVE.

Non plus!...

LAHIREL.

Alors, dame!... (A part.) Qu'a-t-elle donc?... Cet air embarrassé...

GENEVIÈVE.

Je voulais vous parler avant que vous ne partiez... Et tenez, ce n'est pas maman qui m'envoie, c'est moi qui viens... Maman est je ne sais où, à l'affût de je ne sais quoi... Non! c'est moi qui viens toute seule... Il y a longtemps que j'ai quelque chose à vous dire, et je tiens absolument...

LAHIREL.

Mais je suis tout oreilles, mademoiselle. (A part.) Tiens! tiens!...

GENEVIÈVE.

C'est que... je suis...

LAHIREL.

Parlez, je vous en prie, parlez!

GENEVIÈVE.

Eh bien! je voulais vous expliquer... vous... (Résolûment.) Monsieur Lahirel... les jeunes filles ne sont pas des bêtes...

LAHIREL.

Grand Dieu! mademoiselle... mais pourquoi?... Que voulez-vous dire?...

GENEVIÈVE, avec animation.

Elles sont aussi intelligentes que vous, elles voient parfaitement ce qui se passe, et si elles n'en disent rien, c'est qu'on leur défend de parler ou qu'elles n'ont pas, comme moi, le courage de le faire.

LAHIREL.

Ah! ah! (A part.) Elle a retrouvé son petit air crâne.

GENEVIÈVE.

Voilà!

LAHIREL.

Voilà ! (A part.) Elle est gentille !... (Haut.) Mais, pardon...

GENEVIÈVE.

Les jeunes filles des comédies qui ne voient rien, qui n'entendent rien... qui disent papa et maman... ce n'est pas vrai du tout, vous savez... pas du tout, mais pas du tout ! Nous ne sommes ni si sottes, ni si ignorantes, ne croyez pas cela... et nous avons des yeux.

LAHIREL.

Mais je le vois, mademoiselle Geneviève, et je saisis cette occasion pour vous en faire mes compliments.

GENEVIÈVE.

Ne plaisantez pas. Tout ceci est très-sérieux.

LAHIREL.

C'est que je ne comprends pas bien.

GENEVIÈVE.

Soyez franc, monsieur Lahirel ! N'est-ce pas que vous avez cru que ma mère... parce qu'elle était extrêmement gracieuse pour vous, avait l'intention... espérait... Vous avez pensé... Oh ! si vous vous imaginez que je ne l'ai pas vu ?... Eh bien ! monsieur, je n'ai pas voulu que vous emportiez cette idée-là ! Ma mère n'a jamais eu d'intentions pareilles... jamais ! ! Elle n'en est pas plus coupable que je n'en suis complice, et dans tout ce qu'elle a fait, il n'y a pas... et quant à moi, je n'y suis pour rien, moi, entendez-vous... pour rien ! pour rien ! pour rien !

LAHIREL.

Calmez-vous, mademoiselle... Encore une fois, je vous jure que je ne comprends pas.

GENEVIÈVE.

Que si ! vous comprenez très bien !... Mon Dieu ! ces

soins qu'elle prenait de vous, ces attentions incessantes, ces prévenances excessives, tout cela à la rigueur a pu vous égarer... Vous avez pu, vous avez dû vous imaginer... Mais c'est parce que vous ne connaissez pas ma mère, monsieur, ma mère est très bonne, elle est excellente, ma mère, elle est comme cela pour tout le monde... je l'ai toujours vue comme cela pour tout le monde... C'était de l'hospitalité, rien de plus, et vous auriez tort d'y chercher autre chose.

LAHIREL.

Mais je n'y ai pas vu autre chose non plus, mademoiselle! Comment y aurais-je vu autre chose que la complaisance d'une hôtesse aimable?...

GENEVIÈVE.

Ah! c'est que... enfin... vous, un jeune homme... à cause de moi... (Avec colère.) Oh!... je serais si humiliée, si vous aviez pu supposer un instant, un seul instant... D'abord je ne veux pas me marier, ainsi!... Je ne me marierai jamais!... (Pleurant.) Oh! si humiliée!...

LAHIREL, consterné.

Mademoiselle!... (A part.) Pauvre petite!... Eh! mais, c'est bien cela...

GENEVIÈVE, essuyant ses yeux.

Pardonnez-moi, c'est de la colère... Du reste, vous me rendrez cette justice que rien de moi n'a pu autoriser...

LAHIREL.

Oh! mademoiselle...

GENEVIÈVE.

Et que pendant ces quinze jours j'ai plutôt exagéré...

LAHIREL.

Mademoiselle...

GENEVIÈVE.

J'ai toujours été...

LAHIREL.

Disgracieuse, mademoiselle, disgracieuse... si vous pouviez l'être...

GENEVIÈVE.

N'est-ce pas?... Et jamais...

LAHIREL.

Jamais!... Chère enfant!... Voyons, mademoiselle, voyons, je vous jure que j'emporte de mon séjour ici le souvenir le plus charmant, de la réception de madame votre mère la reconnaissance la plus vive... et de vous... oh! de vous, les sentiments, non-seulement de la plus sincère estime, mais encore du plus... de la plus profonde... de... (S'arrêtant.) Eh! eh!...

GENEVIÈVE.

Vous ne l'avez pas cru alors?

LAHIREL.

Pas un instant!

GENEVIÈVE.

Cela me tourmentait, voyez-vous... C'est cela que je voulais toujours vous dire et c'est pour cela que j'étais si gênée avec vous... Quand j'ai su que vous partiez, j'avais le cœur gros, je ne voulais pas que vous nous quittiez avec cette idée que...

LAHIREL.

Oh!

GENEVIÈVE.

Voyez-vous, j'ai bien fait de parler, je n'osais pas... comme j'ai bien fait!... Oh! je n'aurais pas souffert que vous vous en alliez comme cela d'abord... je vous aurais plutôt écrit.

LAHIREL.

Vraiment?...

GENEVIÈVE.

Mais il vaut mieux que je sois venue... A présent que nous nous sommes expliqués franchement, je suis libre vis-à-vis de vous et je me sens le cœur tout à fait soulagé.

LAHIREL.

Et moi, mademoiselle, à vous entendre, je me sens le cœur... (S'arrêtant.) Eh! eh! eh!

GENEVIÈVE.

Je vous voyais partir avec regret et avec une sorte de gêne, de honte, tandis que maintenant au moins, je puis vous dire adieu avec plaisir.

LAHIREL.

Ah! cela, mademoiselle, c'est trop!... avec plaisir!... D'ailleurs, je ne pars qu'après dîner... dites-moi au revoir!

GENEVIÈVE, lui tendant la main.

Au revoir, monsieur Lahirel!... Alors vous ne l'avez pas cru!... Ah! c'est bien... je vous en remercie!... Ah! je suis contente!... Au revoir... (Le saluant du geste.) Très contente!...

SCÈNE VI

LES MÊMES, MADAME FONDRETON.

MADAME FONDRETON, entrant précipitamment, très animée.

Geneviève!... Pardon, monsieur Lahirel... Geneviève, ma mère n'est pas là?

GENEVIÈVE.

Non, pourquoi?... Qu'est-ce que tu as?...

MADAME FONDRETON.

Il faut que je la voie, que je lui parle!... (A elle-même.) Il est rentré, il s'habille...

GENEVIÈVE.

Elle ne doit pas être loin, nous allons la trouver.

MADAME FONDRETON.

Oui, viens!... Ah! monsieur Lahirel! si vous voyez ma mère, envoyez-la moi, je vous prie.

LAHIREL.

Oui, madame!

MADAME FONDRETON.

Dans la voiture.

LAHIREL, étonné.

Dans la...

MADAME FONDRETON.

Non! dans la remise, oui, je l'attends là. Viens! viens!

GENEVIÈVE reste la dernière, et avec un sourire à Lahirel.

Très contente!

Elle sort.

SCÈNE VII

LAHIREL seul, puis MADAME DE SAUVES.

LAHIREL la regarde aller, réfléchit et après un silence en s'ébrouant.

Eh bien!... eh bien!... eh bien!... Vous allez prendre votre sac et vous en aller, et plus vite que cela... (Madame de Sauves entre.) Ah! madame de Sauves, Désaubiers ne doit pas être loin. Enfin, on va dîner!... (Madame de Sauves entre brusquement, ôte et jette sur un meuble son manteau et son chapeau.) Madame!

MADAME DE SAUVES.

Ah! c'est vous, monsieur...

LAHIREL.

Madame, mon déménagement est opéré... Voici mon dernier colis... dès à présent je vous rends votre pavillon. La place est libre.

MADAME DE SAUVES.

Merci, monsieur, merci...

LAHIREL, à part.

Qu'est-ce qu'elle a donc?... (Haut.) Je crois vous rendre service en vous laissant seule, n'est-ce pas, madame?

MADAME DE SAUVES.

Je vous suis obligée, monsieur...

LAHIREL, saluant.

Madame! (A part.) Non! non! non!... On ne séduit pas Lahirel!

Il sort.

SCÈNE VIII

MADAME DE SAUVES seule, puis DÉSAUBIERS.

BERTHE.

Il était chez cette femme, sa maîtresse! En sortant d'ici, tantôt, il y courait... et il venait de m'affirmer son repentir, de me jurer son amour... Et je le croyais presque... cœur stupide... Oui, au fond, je me reprochais ma cruauté!... Ah! folle que j'étais!... folle! folle!...

DÉSAUBIERS, entrant.

Berthe!

BERTHE.

Ah! c'est vous!... Eh bien! vous devez être content!...

DÉSAUBIERS.

Vous m'en voulez?

BERTHE.

Moi!... c'est-à-dire que d'aujourd'hui seulement, je vous crois mon ami.

DÉSAUBIERS.

Qui pouvait s'attendre...

BERTHE.

Ah! ne mentez pas, vous saviez qu'il était là... et je vous remercie de me l'avoir montré... Loin de vous en vouloir, je vous en suis reconnaissante... entendez-vous, reconnaissante!

DÉSAUBIERS.

Eh bien, oui, c'est vrai... Ce qui est arrivé, je l'ai voulu... J'ai voulu vous sauver de lui et de vous-même...

BERTHE.

Et vous avez réussi... Ah! vous avez réussi!... S'il me restait quelque confiance vague dans ses mensonges... quelque rêve confus d'oubli, de pardon, que sais-je? ah! je vous jure que c'est bien fini!... Jamais illusions folles n'ont été souffletées par un démenti plus prompt et plus outrageant...car elle m'a raillée cette femme...Elle savait qui j'étais, et elle m'a insultée, elle m'a défiée... Pour qu'il fût dit que tout en moi a été offensé par cet homme. Tout!... depuis mon amour jusqu'à ma fierté! Oh! je le hais! comme je le hais!... et que je voudrais donc me venger de lui!...

Elle s'assied sur le canapé.

DÉSAUBIERS.

Alors vous êtes bien persuadée à cette heure qu'à force de mentir à ses serments, il vous a déliée des vôtres et qu'entre lui et vous toute réconciliation est désormais impossible?

BERTHE.

Oh!

DÉSAUBIERS.

Voilà donc votre avenir perdu... pauvre femme! et si long encore, pourtant! Car vous êtes jeune, Berthe, bien jeune pour rester sans conseil, bien seule pour rester sans appui, tout cela vous manque avec lui et fatalement la vie vous forcera à le chercher dans un autre. (*Se penchant au-dessus d'elle et plus tendrement.*) Souvenez-vous alors qu'il y a là, près de vous, une affection toujours à vous, un dévouement dont parfois vous avez raillé la discrétion obstinée, mais dont vous n'avez pu ignorer l'existence ni suspecter la bonne foi, car jamais depuis deux ans il n'a un instant cessé de s'affirmer dans son ardeur comme dans son respect.

BERTHE *lève les yeux, le regarde, et tranquillement.*

Oui, j'attendais cela.

DÉSAUBIERS, *suffoqué, reculant.*

Berthe!

BERTHE.

Je savais que cet empressement à m'éclairer, ce zèle à me servir, tout ce dévouement stratégique enfin, se terminerait à quelque moment habilement choisi, par quelque déclaration prudemment audacieuse.

DÉSAUBIERS, *reprenant son sang-froid*

Quoi! quelle déclaration! Berthe, vous vous méprenez.

BERTHE.

Ah! ah! l'habile homme, facile aux démentis, prompt aux volte-faces, vous reculez maintenant... Trop tard! si peu que vous ayez soulevé le masque, j'ai vu le visage.

DÉSAUBIERS.

Mais dans tout ce que j'ai dit, il n'y a pas un mot...

BERTHE.

Oui, oui, ah! vous êtes prudent et souple et tenace, je sais cela, mais n'insistez pas, allez, ce serait inutile. Voilà deux ans que je vous suis et vous surveille. Pour quelle enfant me prenez-vous donc?

DÉSAUBIERS.

Voyons...

BERTHE.

Je vous dis que depuis deux ans vous jouez ce jeu de m'engager et de me compromettre, espérant bien que vous auriez votre jour et vous avez cru que ce jour était aujourd'hui. Voilà la vérité! Ah! comme ils sont bien tous les mêmes. L'un vient se jeter à mes pieds en me jurant amour, fidélité, repentir, et il se relève pour courir chez sa maîtresse. Et en voilà un autre qui, voyant cela, se dit : Le moment est bon, allons! Eh bien, vous vous êtes trompé, monsieur Désaubiers, mon ami, et comme il ne me plaît pas d'être plus longtemps l'enjeu de votre partie, nous ne nous verrons plus!

DÉSAUBIERS.

C'est vous qui vous êtes trompée, Berthe... Tenez! la vérité, voulez-vous que je vous la dise, moi?

BERTHE.

Vous?

DÉSAUBIERS.

C'est vous qui depuis deux ans jouez ce jeu de vous faire compromettre par moi, aimer par moi... Oh! ne le niez pas. Entre votre mari et vous, j'étais le trait d'union nécessaire et vous vouliez me retenir par là. Oh! je n'ai pas d'autre fatuité. De plus, c'était un excitant pour sa jalousie, un appât pour le reprendre. Mais je viens de vous montrer le mari coupable et la réconciliation impossible, et c'est cela que vous ne me pardonnez

pas, car vous l'aimez. La voilà, la vérité. Ah! c'est bien vous, femmes, qui êtes toutes les mêmes. Cet homme vous avait menti, trahie, outragée, et vous l'aimiez; il vous a menti encore, trahie encore, outragée encore et vous l'aimez toujours, oui, toujours!

BERTHE.

Vous croyez! Eh bien, si je l'aime, vous n'avez plus rien à attendre de moi, adieu! Si nous jouions un double jeu, vous avez perdu, adieu! Si toute réconciliation est impossible, je n'ai plus que faire de vos bons offices, adieu!

DÉSAUBIERS.

Berthe!

BERTHE.

Oh! adieu, adieu, je vous en prie, adieu!

DÉSAUBIERS.

Le congé est leste.

BERTHE.

Un échec diplomatique.

DÉSAUBIERS.

Mais je ne l'accepte pas.

BERTHE.

Hein?

DÉSAUBIERS.

Non, mon enfant, je n'ai pas résisté à vos sourires pour céder à vos colères. J'en appellerai plus tard à votre sang-froid. En attendant, j'ai charge de votre bonheur, c'est vous qui en d'autre temps m'avez donné mandat de le défendre et je le défendrai malgré vous, contre vous! car il n'a jamais été plus en danger qu'aujourd'hui et je ne veux pas que vous le compromettiez sans retour.

BERTHE.

Vous ne voulez pas? Allons donc! Enfin, Tartuffe parle

en maître!... Vous gardez la maison? soit! C'est à moi d'en sortir... (Elle va à la porte du fond et s'arrête tout à coup.) M. de Sauves!...

DÉSAUBIERS.

Lui!

BERTHE, à Désaubiers avec colère.

Chez moi! il revient chez moi. Comprenez-vous? Moi après l'autre!

DÉSAUBIERS.

Et vous dites que vous ne l'aimez pas!

BERTHE, lui indiquant la porte de droite.

Tenez, entrez là, vous allez voir.

DÉSAUBIERS.

Vous voulez...

BERTHE.

Vous allez voir si je sais me défendre seule et si vous pouvez résigner votre mandat sans danger.

DÉSAUBIERS.

Nous allons voir.

Il entre dans la chambre de droite.

SCÈNE IX

BERTHE, DE SAUVES.

BERTHE.

Vous ici, monsieur! chez moi! Encore!

DE SAUVES, à part.

Comment la reprendre à présent?

BERTHE.

Et qu'y venez-vous faire, je vous prie?... M'apporter votre justification, n'est-ce pas?

DE SAUVES.

Qui sait? Peut-être vous demander la vôtre.

BERTHE.

Sortez !

DE SAUVES.

Tenez, madame, nous faisons fausse route. Écoutez-moi. Oh! il le faut! je vous en prie. Après ce qui vient de se passer, je comprends votre émotion, je vous supplie de comprendre la mienne. Et d'abord, sur ma foi de gentilhomme, sur mon honneur de soldat, je vous jure que je ne suis retourné chez cette femme que poussé par une colère puérile, par un dépit absurde, indigne de moi, si vous voulez, mais c'est qu'aussi vous aviez été bien dure pour moi, Berthe, ce matin, et ce qui restait en moi du vieil homme a voulu s'en venger à sa manière. Mais c'est là justement que j'ai vu combien je vous aimais... Ah! si c'est vieillir que de prendre son passé en pitié et ses plaisirs en dégoût, vous avez raison, j'ai vieilli!

BERTHE.

Est-ce bien tout?

DE SAUVES.

Je n'ose plus à présent vous demander de me croire, mais essayez mon repentir. Soyez généreuse. Dites-moi qu'un jour, dans un an, dans deux ans, vous me pardonnerez. Dites-moi cela, seulement cela, vous pouvez bien me laisser l'espoir? Qui vous en empêche? l'indifférence? Mais donnez au moins à la patience de mon affection, le temps de la vaincre. Est-ce l'orgueil blessé? Tenez, voyez le mien, voyez ce que je fais du mien... (Il s'agenouille devant elle.) Je suis à vos pieds. Ce pardon, je vous le demande à genoux, je vous prie, je vous supplie... Alors c'est donc l'oubli? Mais ce n'est pas possible, vous m'avez aimé, je le sais bien, moi, j'ai été votre premier amour. On n'oublie pas cela! il n'y a pas de femmes qui oublient

cela et pour qui ces souvenirs n'aient leur ivresse! Ils me troublent bien, moi qui les évoque, et vous rien! pas même une larme, je ne vous demande que cela, l'aumône d'une larme! Berthe... Mais souvenez-vous donc!

BERTHE.

Je me souviens, soyez tranquille.

DE SAUVES, se relevant avec colère.

Ah!

BERTHE.

C'est vous qui êtes oublieux, monsieur, décidément!

DE SAUVES.

Berthe, dans votre inflexibilité, il y a plus que de l'orgueil blessé, plus que de l'indifférence, plus que de l'oubli!

BERTHE.

Ah! c'est cela! après l'insulte de votre amour, l'injure de votre soupçon, je m'y attendais.

DE SAUVES.

Berthe! ce parent, ce conseil, cet ami aux allures de complice, qui vous cherche mes flagrants délits comme il vous chercherait des excuses, cet homme-là vous aime. Et savez-vous ce qu'on dit, madame? Eh bien, on dit que vous l'aimez, vous aussi?

BERTHE.

Que je!... Et quand cela serait, monsieur, quand je l'aimerais, que vous importe et à qui la faute? Est-ce que je ne suis pas seule, grâce à vous? libre, grâce à vous?... savante, grâce à vous? Vous m'avez prise enfant... qu'avez-vous fait de moi? Vous m'avez appris qu'entre époux, il n'y a ni foi de gentilhomme, ni honneur de soldat qui tienne, on peut mentir sans se déshonorer, et que les lois ne comptent pas, et que les serments ne comptent pas et que les baisers mêmes sont des traîtres! Je suis votre élève, vous êtes mon excuse. Il

vous sied bien de venir aujourd'hui me demander des comptes! Et quand vous m'avez quittée, — car abandonnée, je l'étais toujours, — quels soutiens m'avez-vous laissés?... aucun! Vous les aviez tous brisés, tous! Ma pudeur, ma foi, mon amour et jusqu'à mon orgueil. Eh bien! vous avez eu tort, monsieur, l'orgueil d'une femme est le dernier combattant de son honneur! Ah! vous vous avisez d'être jaloux. Tant pis! Mettons que j'en aime un autre, voilà tout, j'en aime un autre!

DE SAUVES.

Ce n'est pas vrai, tu veux me faire souffrir, je ne te crois pas! tu n'es pas celle que tu dis! tes yeux démentent ton regard, ta voix dément tes paroles, tu es toujours l'enfant d'autrefois, tu mens, tu mens, tu mens, je t'adore! (Bruit de chaise qui tombe dans la chambre de droite.) Berthe! qui donc est là?

BERTHE, à part, très troublée.

Désaubiers!... J'avais oublié! Un silence.

DE SAUVES la regarde un instant, réfléchit; puis avec un accent de triomphe, à part.

Je la tiens! (Allant à la porte de droite.) Oh! vous pouvez sortir, monsieur le diplomate, à moins que vous ne préfériez...

Désaubiers paraît.

SCÈNE X

LES MÊMES, DÉSAUBIERS.

DÉSAUBIERS.

Inutile, monsieur, me voici.

DE SAUVES, à Berthe.

C'était donc vrai?...

BERTHE.

Quoi? Qu'est-ce qui était vrai, monsieur de Sauves?

DE SAUVES.

Oh! madame!...

DÉSAUBIERS.

Mais laissez-moi vous dire qu'il y a un malentendu...

BERTHE.

Un malentendu, comment? Parce qu'il était là? Mais c'est moi... Voyons, voyons, ce n'est pas sérieux, n'est-ce pas? Parlez donc, vous! — Mais tout le monde m'insultera donc aujourd'hui!

DÉSAUBIERS.

Je vous jure, monsieur, que malgré les apparences...

BERTHE.

Les apparences? ah! je comprends. Cette chaise est tombée bien à propos, monsieur Désaubiers.

DÉSAUBIERS.

Oh! madame...

BERTHE.

Allons, allons, vous êtes un habile homme! c'est entendu. Mais à quoi bon vos finesses? Me voilà compromise. Eh bien, après?

DE SAUVES.

Après me regarde. Venez, monsieur.

BERTHE, l'arrêtant.

Mais vous ne sortirez pas! Je ne veux pas! (Le forçant à la regarder en face.) Ah çà! mais qu'est-ce que vous croyez donc décidément?

DE SAUVES.

Je crois ce que vous m'avez dit, madame!

BERTHE, avec un cri.

Ah!... vous croyez que cet homme!... ce n'est pas possible!... monsieur de Sauves... (Sa voix se brise.) Albert! vous ne croyez pas cela... de moi... Albert, de moi... de

votre femme! (Éclatant en sanglots.) Ta femme! ta femme! ta femme!

DE SAUVES, la saisissant dans ses bras et la déposant sur le canapé.

Tu es prise, enfin tu es prise! Berthe, ce n'est pas vrai; je ne crois rien. Pas un instant je n'ai rien cru... je mentais à mon tour! Ce que je voulais, c'était ce cri, c'étaient ces larmes, c'était toi enfin! Mais pas un instant, je n'ai rien cru, entends-tu, chère pureté. Enfin! — ah! je vous demande pardon, Désaubiers, mais je n'ai pas été jaloux de vous un instant, vous savez!

DÉSAUBIERS, à part, avec un soupir.

Ah! l'âge ingrat!

DE SAUVES.

Berthe!

BERTHE, le repoussant.

Ah! je vous hais, je vous hais!

DE SAUVES, à genoux.

Ce n'est pas vrai, je te dis, tu m'aimes, ton amour est dans ta colère, comme ta candeur était dans ton mensonge. As-tu été assez prise dans ton mensonge? car tu est prise, le hasard m'a servi, tu es prise! Mais ne pleure plus, va, sois sans crainte, plus de duel maintenant, plus rien, c'est fini... Tu m'aimes... Ah! je suis bien trop heureux!... Désaubiers, voulez-vous des excuses?

DÉSAUBIERS.

Inutile, mon cher de Sauves, je ne me trouve pas plus offensé (A Berthe.) que coupable. La chaise est tombée par mon fait, je l'avoue; mais avouez aussi que ma situation devenait... difficile. Du reste, votre réconciliation n'a pas eu à souffrir de l'incident, il me semble ; mais on a toujours méconnu mon amitié... elle n'en gardera pas de rancune. Vous m'aviez fait entrer là pour tout entendre, madame; j'ai tout entendu; je vous rends le mandat que vous m'aviez confié. Je crois qu'en effet, maintenant,

vous pouvez être heureuse... Soyez-le donc... nul ne le souhaite plus sincèrement que moi... adieu.

Il sort.

SCÈNE XI

BERTHE, DE SAUVES.

DE SAUVES.

Et c'est lui qui nous pardonne! Enfin, qu'il s'en aille, je le tiens quitte... Ah! Berthe! Berthe!

BERTHE, l'évitant, et avec colère à elle-même.

Ah! je ne suis qu'une enfant sans force et sans fierté!

SCÈNE XII

LES MÊMES, MADAME HÉBERT, entrant précipitamment, FONDRETON, se disputant au fond avec HENRIETTE, puis GENEVIÈVE.

MADAME HÉBERT.

Ah! madame de Sauves, très bien; M. de Sauves aussi, tant mieux, tant mieux! Restez! restez! il n'y aura jamais trop de monde!

FONDRETON, en dehors.

Mais, mais...

HENRIETTE, le poussant dans la chambre.

Mais entrez donc, à la fin!

FONDRETON bas, à de Sauves.

Pincé!

HENRIETTE, à Berthe.

Cette fois, nous le tenons.

MADAME HÉBERT.

Il s'agit d'une affaire grave.

HENRIETTE, à Berthe.

Tu seras témoin.

MADAME HÉBERT.

Un délit!

FONDRETON.

Voyons, ma tante, pas de procédure.

MADAME HÉBERT.

Soit, monsieur, laissez parler les faits. Voilà un bouquet trouvé dans la caisse de votre voiture avec un bracelet acheté chez votre bijoutier.

HENRIETTE.

Le nom est dans l'écrin.

MADAME HÉBERT.

Et sur lequel sont écrits ces mots qu'on me dit être de l'anglais... *For ever.*

FONDRETON

Eveur.

MADAME HÉBERT.

Eveur... ever... il n'importe.

BERTHE, fouillant dans sa poche et à part.

Tiens! la carte de ce matin...

MADAME HÉBERT.

Quel est ce bouquet? A qui ce bouquet? Pour qui ce bouquet?

FONDRETON.

Permettez... *onus probandi...*

MADAME HÉBERT.

Ne cherchez pas! Pour qui ce bouquet?

FONDRETON.

Pour qui? Comment pour qui?... Mais pour... pour Lahirel, là, puisqu'il faut tout vous dire! (A part.) Je le préviendrai. (Haut.) Oui, pour Lahirel qui devait l'offrir

à... (Geneviève entre.) à Geneviève, ce soir, avant son départ. C'était une de ses commissions... et voilà tout!

MADAME HÉBERT.

Et le bracelet aussi, n'est-ce pas?

FONDRETON.

Et le bracelet aussi, certainement. Encore une commission.

MADAME HÉBERT.

Et toujours pour Geneviève alors?

FONDRETON.

Et toujours pour... oui toujours... parce que...

MADAME HÉBERT.

Un pareil cadeau à une jeune fille... Allons donc!

FONDRETON.

Mais pas un cadeau, ça n'était pas un cadeau. C'était un... signe convenu, un moyen... de faire sa demande, là!

MADAME HÉBERT, sursautant.

Sa demande?

FONDRETON, à part.

Touché! Je le préviendrai. (Haut.) Comment, vous ne devinez pas? elle ne devine... Il n'osait pas parler... Alors comme il partait... Mais c'est dans tous les romans, n'est-ce pas? En cas de refus, on le lui renvoyait; dans le cas contraire, on le gardait, sa femme le gardait, pas la jeune fille, sa femme!

MADAME HÉBERT.

For ever?

FONDRETON, très vite.

Eveur! Eh bien, justement... pour toujours! un prétendu! pour toujours! c'est-à-dire : je ne pars pas! je reste! ne m'oubliez pas! je reviendrai! je ne perds pas le postliminium! c'est pourtant clair.

MADAME HÉBERT, étourdie.

Mais n'allez donc pas si vite !

FONDRETON.

Mais laissez-moi donc parler ! C'est pourtant clair ; mais non, vous aimez mieux aller chercher... Ah ! parce que c'est mon bijoutier, mais regardez donc au moins la facture... (Il la tire de sa poche et la lui donne.) Vendu à M. Lahirel... Ah ! ah ! la facture...

MADAME HÉBERT.

C'est étrange ; en effet, je serais heureuse de croire...

Elle remonte un peu, en examinant la facture.

FONDRETON, à de Sauves.

Elle se retire pour délibérer ! Mon Dieu... qu'est-ce qu'elle va encore ?...

HENRIETTE, à Berthe.

Eh bien, Berthe ! le crois-tu coupable à présent ?

BERTHE.

Je le crois bien innocent au contraire. (Allant à madame Hébert et lui prenant le bouquet des mains.) Permettez, chère madame, quand on envoie un bouquet, d'ordinaire on le signe... (Elle glisse la carte du premier acte dans le bouquet après l'avoir furtivement montrée à Fondreton.) Et tenez, précisément...

MADAME HÉBERT.

Une carte !

BERTHE.

Lisez-vous-même...

MADAME HÉBERT, lisant.

Georges Lahirel. *For ever.*

FONDRETON, à part.

La carte de ce matin, pour son notaire... sauvé !... (Bas à Berthe.) Oh ! madame...

BERTHE.

Mais vous ne le ferez plus ?

FONDRETON.

Oh ! jamais !

MADAME HÉBERT.

Mais alors Marius... Monsieur Georges... c'est une demande !!

FONDRETON.

En règle. (A part.) Je le préviendrai. (Lahirel entre.) Lahirel !

SCÈNE XIII

LES MÊMES, LAHIREL.

MADAME HÉBERT, se jetant à son cou.

Ah ! mon fils !

LAHIREL, ahuri.

Madame !

FONDRETON, bas à Lahirel.

Taisez-vous !

BERTHE, de l'autre côté.

Nous savons vos galanteries, monsieur Lahirel.

LAHIREL.

Mais...

MADAME HÉBERT, gracieusement.

For ever.

FONDRETON.

Eveur, oui.

MADAME HÉBERT.

Et nous gardons le bracelet.

LAHIREL.

Le bracelet?

FONDRETON.

Pas un mot.

LAHIREL.

Ah çà! mais...

MADAME HÉBERT.

Geneviève, vous pouvez remercier M. Lahirel de son bouquet, si étrangement allusoire...

GENEVIÈVE, bas à Lahirel, un peu émue.

Vous ne comprenez pas, monsieur Georges, moi pas beaucoup non plus. Ce que je vois seulement, c'est que mon beau-frère est dans une situation pénible, qu'Henriette pleure, et qu'en faisant semblant de m'épouser, vous pouvez les tirer de là. Soyez bon, faites comme si vous m'aimiez et dites oui. Pour aujourd'hui, qu'est-ce que cela vous fait? Demain, vous serez libre, je m'en charge, je trouverai un moyen... tout à fait libre, mais ce soir, faites semblant de m'épouser... je vous en prie... je vous en prie...

LAHIREL la regarde longuement, puis avec éclat, à madame Hébert.

Madame Hébert, j'ai l'honneur de vous demander la main de mademoiselle Geneviève, votre fille.

TOUS.

Ah!

GENEVIÈVE, surprise.

M. Georges!

LAHIREL.

Allons! on séduit Lahirel!!

FONDRETON, à madame Hébert.

Eh bien, ma tante, comprenez-vous maintenant l'injustice de vos soupçons ?

MADAME HÉBERT, lui donnant la main.

Dont acte.

FONDRETON, à sa femme.

Dont acte, Henriette, tu vois?

HENRIETTE, encore sévère.

Je ne vois pas, monsieur, nous verrons...

DE SAUVES, à Berthe, timidement.

Et moi, Berthe!

BERTHE.

Vous?... (Lui tendant la main, et tendrement.) Ne vous ai-je pas dit que j'étais une enfant sans force et sans fierté?

DE SAUVES.

Ah! Berthe, vous êtes la bonté, la clémence!... Oh! je vous aime, croyez-moi!... Chère femme!... (Plus bas, avec passion.) Crois-moi, va!

On entend une cloche qui sonne le dîner.

FONDRETON.

Eh bien! mais maintenant, allons dîner!

MADAME HÉBERT.

Geneviève...

GENEVIÈVE, bas à Lahirel.

Donnez le bras à M. Lahirel!

MADAME HÉBRRT.

Geneviève, donnez le bras à M. Lahirel...

GENEVIÈVE.

C'est fait, maman.

FONDRETON.

Nous allons donc goûter ce fameux niocchi.

MADAME HÉBERT, à Lahirel.

Ah!... ma foi, mon cher Georges au milieu de toutes ces préoccupations, je l'ai oublié le niocchi!... pour ce soir, il faudra nous en passer!

LAHIREL, à part, avec une résignation comique.

Allons, je ne suis plus qu'un gendre!

FIN

Imprimerie générale de Châtillon-sur-Seine. — Jeanne Robert.